LE CHEVALIER D'INDUSTRIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE FRANÇAIS,
PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE L'EMPEREUR,
LE JEUDI, 13 AVRIL 1809.

PRIX: 1 fr. 50 c.

Perrin.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, boulevart des Italiens,
N° 7, près la rue Favart.

DE L'IMPRIMERIE D'ANT. BERAUD, RUE MAZARINE N° 20.

JUILLET, 1809.

65898

PERSONNAGES,	ACTEURS;
	MM.
DUMONT,	FLEURI.
St.-REMI,	DAMAS.
BELMAN,	ARMAND.
	Mmes.
Mme. FRANVAL,	TALMA.
ADÈLE, sa fille,	MARS.
ROSETTE, suivante,	Emilie CONTAT.

La Scène est à Paris; chez Madame de Franval.

Le Chevalier doit être vêtu très-richement. Il porte une croix d'un ordre étranger.

Dumont est aussi vêtu comme un riche financier.

Madame de Franval porte une robe très-élégante. Elle doit avoir quelque coquetterie dans sa parure.

Belman est en frac habillé.

À MONSIEUR LE COMTE

DE REMUSAT,

PREMIER CHAMBELLAN

DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI,

ET SURINTENDANT

DE SES QUATRE GRANDS THÉATRES.

MONSIEUR LE COMTE,

MA Pièce n'avait point encore été représentée, lorsque j'obtins la permission de vous la dédier. J'éprouvais alors ces douces illusions que donne l'espoir d'un succès. — Je pourrai donc offrir mon meilleur ouvrage, m'écriais-je dans mon enthousiasme, au connaisseur éclairé qui sait si bien apprécier le mérite des ouvrages dramatiques; à celui dont je reçois, tous les jours, de nouvelles preuves d'intérêt et de bienveillance!....

Le jour de la représentation arriva. Pendant les quatre premiers actes, je dus croire que mon *Chevalier d'Industrie* parviendrait à plaire au Public, presque autant qu'il plaisait, dans la pièce, à la riche veuve dont il convoitait la main et la fortune. Mais à l'instant même où ses intrigues allaient se découvrir sur le Théâtre, je le vis menacé, dans le parterre, d'un revers encore plus terrible.

Une inconvenance théâtrale avait provoqué la sévérité de mes juges. Je les ai appaisés par ma soumission à leurs arrêts. Quelques corrections m'ont valu, dans la suite, leur suffrage.

Les Journalistes eux-mêmes (un seul excepté) ont applaudi à mon travail, à mes efforts.

J'ai senti renaître mon courage ; et j'ose placer votre nom à la tête de ma pièce.

Sans doute je voudrais, MONSIEUR LE COMTE, que l'hommage fût plus digne de vous ; mais, en l'accueillant avec bonté, vous prouverez que l'indulgence est encore une des qualités qui vous distinguent.

Et moi, j'aurai joui du précieux avantage d'avoir témoigné publiquement ma reconnaissance à l'ami des Hommes-de-Lettres, au protecteur des Arts.

Je suis, avec respect,

MONSIEUR LE COMTE,

Votre très-humble
et très-obéissant serviteur,

ALEXANDRE DUVAL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ADELE, ROSETTE.

ROSETTE.

Que devons-nous penser de ce joli garçon
Que l'on voit tous les jours devant notre maison ?
Ah ! peut-être, on doit croire, à l'air de sa figure,
Qu'il aime avec ardeur.....

ADÈLE.

Quoi donc ?

ROSETTE.

L'architecture.

ADELE.

Pour savoir mon secret c'est un très-bon moyen.

ROSETTE.

Oh ! déjà je le sais, et vous le voyez bien.

ADÈLE.

Tu n'iras pas, au moins, en parler à ma mère....

ROSETTE.

Quoique fille, je sais on ne peut mieux me taire.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous le connaissez ?

ADELE.

Je le vois tous les jours depuis deux mois passés :
Le hasard le conduit aux lieux où je me montre,
Et je ne sais pourquoi partout il me rencontre.

ROSETTE.

Oh ! c'est très-étonnant... Et vous a-t'il parlé ?

ADELE.

Non, par ses seuls regards son cœur s'est dévoilé.

ROSETTE.

Comment ! vous comprenez cet amoureux langage !

ADELE.

Une femme, je crois, le comprend à tout âge;
Et je puis sans rougir t'avouer, entre nous,
Que le désir de plaire est un plaisir bien doux.

ROSETTE.

Savez-vous qu'on pourrait vous croire un peu coquette.

ADELE.

Si c'est l'être à tes yeux que d'être satisfaite
Quand on reçoit les vœux d'un aimable inconnu,
Blâme-moi, je le suis: son hommage m'a plu.

ROSETTE.

Quoi! vous l'aimez vraiment?

ADELE.

L'aimer! quelle folie!
Grâce aux sages leçons d'une mère chérie,
Tu ne me verras point hasarder mon bonheur,
Et contre la raison n'écouter que mon cœur.

ROSETTE.

C'est on ne peut pas mieux... Madame votre mère,
Dont les soins ont formé votre heureux caractère,
A besoin, à son tour, qu'éclairant sa raison,
Vous lui donniez aussi quelque bonne leçon.

ADELE.

Montre plus de respect... Une mère aussi bonne...

ROSETTE.

Va faire une sottise, et c'est ce qui m'étonne.
Séduite tout-à-fait par des dehors brillans,
Elle se remarie à près de quarante ans.

ADELE.

Elle se remarie! Est-il bien vrai, Rosette?

ROSETTE.

Oui, tout est arrangé, la folie est complette.
Les présens sont donnés, on dresse le contrat;
Et l'hymen, dans trois jours, se fera sans éclat.

ADELE.

Si j'ignore son choix, au moins je le devine.
C'est monsieur Saint-Remi: son illustre origine,

Son esprit, ses grands biens et ses airs fastueux,
Sans doute de ma mère auront frappé les yeux.
Tant pis! car, si c'est-là le mari qu'elle nomme,
Je crains pour son bonheur; je n'aime pas cet homme.

ROSETTE.

Je pense comme vous; c'est le plus grand vaurien...

ADELE.

Quoi!

ROSETTE.

C'est un intrigant sans naissance et sans bien;
Ce qu'on nomme en français *Chevalier d'industrie.*

ADELE.

Ah! c'est pousser aussi trop loin la calomnie.
Depuis que de ma mère il habite l'hôtel,
Nous ne l'avons jamais soupçonné d'être tel.
Sa politesse aimable et sa conduite honnête,
Son esprit...

ROSETTE.

J'en conviens, il n'est ma foi pas bête.
Pour séduire et pour plaire il a tout ce qu'il faut.
Lorsque l'on vit d'intrigue, on n'est jamais un sot.

ADELE.

Pour en penser si mal, dis, as-tu quelques preuves?

ROSETTE.

D'abord le grand désir qu'il a de plaire aux veuves;
De jeunesse et d'attraits il est peu curieux;
Un coffre bien garni vaut pour lui deux beaux yeux.

ADELE.

Mais songe que ma mère est très-bien pour son âge.

ROSETTE.

Son argent, croyez-moi, le touche davantage.
Comme il va largement user de ses deniers!

ADÈLE.

Mais il dit qu'il est riche.

ROSETTE.

Oui, riche en créanciers.

ADELE.

Comment sais-tu cela?

ROSETTE.

Comment? c'est par lui-même,
C'est lui qui m'a conté son embarras extrême.

ADÈLE.

Tu te moques de moi.

ROSETTE.

Écoutez si je ris :
Pour lui parler, un jour, chez lui je me rendis.
Votre mère m'avait donné certain message
Qui concernait, je crois, son futur mariage.
J'étais tout près d'entrer dans le petit salon,
Quand j'entendis parler, mais sur un fort haut ton :
« Non, c'est trop me berner, vous me paîrez ma somme;
» Lorsque je vous prêtai, je vous crus honnête-homme;
» Mais malgré vos grands airs, ce nom de chevalier,
» Vous n'êtes, je le vois, qu'un franc aventurier.
» —*Paix*, lui dit Saint-Remi, *bientôt je me marie* ;
» *La fête est dans huit jours, et je vous y convie :*
» *Ma femme a de grands biens, de très-gros revenus* ;
» *Et m'apporte au contrat plus de cent mille écus ;*
» *De ces lieux, en un mot, j'épouse la maîtresse.*
» —Ah! c'est très-bien, dit l'autre; usez de votre adresse.
» Soit, épousez la veuve, ou vous trouverez bon
» Qu'au défaut de la nôce, on vous mène en prison ».

ADÈLE.

Je ne puis revenir encor de ma surprise.
Ma mère a su par toi...

ROSETTE.

Non, c'eût été sottise ;
Elle aurait mal reçu mon charitable avis :
Pour notre chevalier elle a le cœur épris ;
Déjà dans la maison comme un maître il décide ;
Et lorsqu'à vos regards la raison qui la guide
Peut la déterminer à vous cacher son feu,

Il n'en est pas moins vif ; vous le saurez dans peu.

ADÈLE.

Il fallait l'éclairer.

ROSETTE.

Oui, pour prix de mon zèle,
Elle m'eût à l'instant fait chasser de chez elle.
Votre oncle mieux que moi...

ADÈLE.

Mon oncle est de retour !
A Londres il a fait un assez long séjour ;
Mais a-t'il retrouvé ce fils dont la jeunesse
Trompa d'un bienfaiteur les soins et la tendresse ?

ROSETTE.

Qu'importe un étourdi que vous n'avez point vu,
Et qui pour votre mère est même un inconnu !
Puisque monsieur Dumont le fit partir de France,
Du fond de sa province et presque en son enfance.

ADÈLE.

Mais du voyage à Londre il fut le seul motif.

ROSETTE.

Votre oncle n'a rien dit de ce fils adoptif ;
Mais nous avons jasé du futur mariage,
Du parti qu'il prendra pour écarter l'orage ;
Je l'attends ce matin ; et sans trouble et sans bruit,
Il faut que Saint-Remi soit d'abord éconduit.
Le bon monsieur Dumont est un homme de tête,
Et d'un air goguenard il troublera la fête ;
Il est de force à dire à son futur parent :
Je connais votre état ; c'est celui d'intrigant.

ADELE.

Allons, j'ai quelqu'espoir. Paix ! ma mère s'avance.

ROSETTE.

Elle va de l'hymen vous faire confidence.

ADÈLE.

Tant pis!

ROSETTE.

Chut ! je vais voir si le jeune inconnu
Est fidèle à garder le poste où je l'ai vu.

SCENE SECONDE.

Mme. FRANVAL, ADÈLE.

ADÈLE.

Je suis toute interdite, et malgré moi je tremble.

Mme. FRANVAL.

Ah ! c'est toi, nous devons un peu causer ensemble ;
Mais avant de parler, avant de t'annoncer . . . . .
Laisse-moi, mon enfant, dans mes bras te presser,
Et crois que cet amour que la nature inspire,
Sur ta mère jamais ne perdra son empire.

ADÈLE.

Ah ! ma reconnaissance .....

Mme. FRANVAL.

Oui, c'est elle en effet
Qui m'encourage seule à te dire un secret . . . . .
S'il ne t'afflige pas, je puis me croire heureuse.

ADELE.

Hélas ! qui peut troubler votre ame vertueuse ?
Parlez, votre secret ne peut pas m'affliger.

Mme. FRANVAL.

Tu connais, mon enfant, cet honnête étranger
Qui joint à tant d'esprit une noble franchise ?

ADELE.

Pour m'en convaincre, il faut que ma mère le dise.

Mme. FRANVAL.

Comment ! ces qualités n'ont pas frappé tes yeux ?

ADELE.

Le connaissant bien plus, vous le jugez bien mieux,

Mme. FRANVAL.

Je vois que Saint-Remi n'a pas l'art de te plaire.

ADELE.

Je saurai l'estimer, dès qu'il plaît à ma mère.

Mme. FRANVAL.

Je chéris ses vertus ; je l'aime, j'en conviens ;
Mon bonheur l'intéresse, et les plus doux liens...
Tu pleures, mon Adèle ?

ADELE.

Oh! non, croyez, Madame....

Mme. FRANVAL.

Je le vois, cet hymen vient d'attrister ton ame :
Oui, tu m'en veux peut-être, et tu blâmes mon choix.

ADELE.

Ma mère ! si j'osais faire entendre ma voix,
Peindre mes sentimens et mon inquiétude ;...
De lire dans les cœurs je n'ai point l'habitude ;
Monsieur de Saint-Remi, sous des dehors heureux,
Sous un éclat brillant, porte un cœur généreux ;
Je dois le croire, mais.....

Mme. FRANVAL.

En doutes-tu, ma fille ?
Il est par ses vertus digne de ma famille.
J'ai balancé longtems à former ce lien ;
Par mon amour pour toi j'ai combattu le sien ;
Mais enfin j'ai songé qu'avant quelques années
L'hymen pourrait aussi changer tes destinées :
Que deviendrais-je alors ? Ton époux, tes enfans,
Appelant sur eux seuls de nouveaux sentimens,
Tu me négligerais.... C'est l'ordinaire usage ;
Des vieillards l'abandon est toujours le partage ;
Je puis donc, sans t'offrir des jours moins fortunés,
Arranger mon bonheur pour des tems éloignés ;
Prévenir cet ennui qui suit la solitude ;
Me donner un ami dont la sollicitude,
Les égards, la tendresse et les soins complaisans,
Pourront me consoler dans l'hiver de mes ans.

ADELE.

Vous cherchez le bonheur.... Je n'ai plus rien à dire.

Mme. FRANVAL.

Des secrets de mon cœur j'ai tardé de t'instruire ;
Je voulais avant tout régler tes intérêts ;
Ils ne sont point blessés par mes nouveaux projets ;
Mes soins et ma prudence ...

ADELE, (*avec impatience*).

Hé ! Madame ! qu'importe ?

Mme. FRANVAL.

C'est mon Adèle, ô ciel ! qui répond de la sorte.

ADELE, (*se jetant dans ses bras*).

Ah ! ma mère, plains-moi.... Pardonne à ma douleur ;
Sois heureuse. Voilà le seul vœu de mon cœur.

(*Elle sort*).

SCENE TROISIEME.

Mme. FRANVAL, *seule*.

Elle n'ose blâmer le choix qu'a fait sa mère,
Mais elle s'en afflige.... Ah ! bientôt, je l'espère,
Je saurai la calmer..... A propos, j'oubliais...
Mon frère est de retour ; il doit venir exprès
Pour me voir aujourd'hui... S'il faut que je le dise,
Je crains ses traits malins et sa brusque franchise ;
Il a des qualités, mais, grâce à ma douceur,
Il usurpe le droit de gouverner sa sœur ;
J'ai souffert trop longtems ; il est de la prudence
De reprendre mes droits et mon indépendance.
Le voici ; malgré moi, je le crains.

SCENE QUATRIEME.

DUMONT, Mme. FRANVAL.

DUMONT.

Ah ! bonjour !
Ma chère et tendre sœur !

Mme. FRANVAL.

Je te vois de retour ;
C'est un bonheur pour moi.

DUMONT.

J'en suis sûr, mon amie ;
Mais tu te portes bien. Je te crois rajeûnie.

Mme. FRANVAL, (*souriant*).

Moi je vous crois toujours l'esprit un peu malin.

DUMONT.

On me traite pourtant comme un tuteur bénin.
(*Madame Franval fait un mouvement*).
Oui, ce mauvais sujet, objet de mon voyage,
Que j'avais adopté pour fils dans son jeune âge ;
L'orphelin qu'à leur mort m'ont légué ses parens,
Que je n'ai pas revu depuis ses premiers ans ;
Par ses déréglemens et sa conduite infâme,
De tous les gens sensés s'est attiré le blâme.
Ce Monsieur n'a choisi pour sa société
Que des hommes sans mœurs, sans nom, sans probité,
Qui l'ont très-lestement dépouillé d'une somme
Qui seule aurait suffi pour enrichir un homme.
Après ce beau coup-là, notre dupe, dit on,
S'est évadé de peur d'être mis en prison.
Morbleu ! si j'avais pu le rejoindre un quart d'heure,
Je me serais chargé des frais de sa demeure ;
Et de ma course enfin j'aurais pour résultat
Le plaisir que l'on goûte à punir un ingrat.

Mme. FRANVAL.

Sans vouloir l'excuser, je vous dirai, mon frère,
Qu'il vivait loin de vous, et sans guide et sans père.
Il pouvait se former au commerce à Paris ;
Mais non, vous l'envoyez dans un autre pays,
Chez un peuple étranger.

DUMONT.

Parmi nous c'est l'usage,
Et l'on me fit ainsi voyager à son âge.

Mme. FRANVAL.

Ah ! si vous le voyez...

DUMONT.

Voir ce mauvais sujet !
Je ne pardonnerai jamais ce qu'il a fait ;
Non pas qu'envers l'honneur il soit déjà coupable,
Mais ce n'en est pas moins un homme inexcusable.
Il n'y faut plus songer, et quelque soit son sort,
Qu'on ne m'en parle plus ! pour moi l'ingrat est mort.
Ta fille jouira de ma fortune entière,
Et je la nomme enfin mon unique héritière.

Mme. FRANVAL.

Mais, mon frère, pourquoi me parler de cela ?
Pense-t'on à la mort, à l'âge où vous voilà ?

DUMONT.

Cette réflexion est vraiment délicate,
Mais je ne vois pas moins combien elle me flatte.
Ma sœur, je sais mon âge aussi bien que le tien ;
Le tems passe fort vîte, et je le sais trop bien.
Au reste, quand on a comme toi pour partage
L'esprit et la raison, on est jeune à tout âge.

Mme. FRANVAL, (*souriant*).

Tu me flattes aussi, mon frère, en vérité.

DUMONT.

Non, on doit te trouver encor de la beauté ;
Et si tu le voulais, je gagerais ma tête,
Que tu peux d'un époux t'assurer la conquête.

Mme. FRANVAL.

Vous le croyez! vraiment! (*à part*). Il se moque de moi.

DUMONT, (*riant*).

Je voudrais, à ta place, en essayer, ma foi.

Mme. FRANVAL.

Pour vous faire plaisir, j'en veux prendre la peine;
Oui, peut-être avant peu renoûrai-je une chaîne...

DUMONT.

Tu ris!.... Est-ce donc vrai ce qu'on m'a rapporté?

Mme. FRANVAL.

Quoi!

DUMONT.

Bah! des médisans c'est une fausseté.
Ils disent qu'oubliant la plus aimable fille,
Tu vas d'un étranger enrichir ta famille,
En prenant pour époux un jeune homme charmant,
Qui vient on ne sait d'où, vit on ne sait comment.

Mme. FRANVAL.

Vous l'outragez, Monsieur! c'est un très-honnête homme.

DUMONT.

Soit, mais d'où te vient-il? de Pékin ou de Rome?
C'est la première fois qu'à Paris on l'a vu;
N'est-ce donc que pour toi qu'il n'est pas inconnu?

Mme. FRANVAL, (*un peu piquée*).

Je ne répondrai point à ta brusque ironie.

DUMONT.

On m'a dit qu'en ces lieux il vivait d'industrie.

Mme. FRANVAL, (*vivement*).

On calomnie ainsi monsieur de Saint-Remi!
Celui dont vous ferez quelque jour votre ami.

DUMONT, (*avec mépris*).

Saint-Remi? c'est donc là le nom du personnage?

Mme. FRANVAL.

Pourquoi l'air de mépris?

DUMONT.

Oh! c'est un nom, je gage,

Qu'il n'a jamais tenu de ses propres aïeux ;
Je n'aime pas les saints que l'on trouve en tous lieux.

Mme. FRANVAL.

C'est vraiment abuser.....

DUMONT.

Je connais la souplesse
De ces jolis garçons pleins de grâce et d'adresse ;
On en trouve partout, et surtout à Paris.
Ils ont beaucoup de noms, sont de tous les pays ;
Toujours Français à Londre, Anglais en Italie ;
Avec des airs polis, un ton de courtoisie,
Ils arrivent chez vous ; là ces joueurs heureux,
Sans même les savoir, gagnent à tous les jeux ;
Ils se montrent jaloux de l'honneur des familles,
Courtisent les mamans plus que les jeunes filles ;
Et, dépensant par an plus de vingt mille écus,
Des revenus d'autrui forment leurs revenus.

Mme. FRANVAL.

Et pourquoi donc, Monsieur, venez-vous me décrire
Les mœurs de ces gens-là? Pourquoi cette satyre?
Monsieur de Saint-Remy, franc, sensible à l'excès,
N'est point un étranger, puisqu'il est né Français ;
Il n'attend point du jeu sa précaire existence,
Puisque ses biens au moins égalent sa naissance ;
Enfin il est, aux yeux de tout homme d'honneur,
Digne de votre estime et digne de mon cœur.

DUMONT.

Quoi ? digne de ton cœur !... quelle est cette folie !
Je n'ai vu dans ceci qu'une plaisanterie.
Epouserais-tu donc un franc aventurier,
Qui se fait appeler monsieur le Chevalier ?

Mme. FRANVAL.

N'en a-t'il pas le droit ? ... l'ordre qui le décore....

DUMONT.

Est un ordre étranger qu'il doit peut-être encore.
Rarement en Europe on a vu sa couleur ;

Et tout est contrebande en lui, jusqu'à l'honneur.

Mme. FRANVAL.

Quoi !

DUMONT.

Ces messieurs ont soin, pour sûreté première,
De ne pas se parer d'un ordre qu'on révère.
Va, je connais trop bien ces chevaliers errans,
Qui d'un prince inconnu se disent chambellans ;
Dont les superbes biens placés en Amérique
Se fondent aussitôt qu'on passe le tropique.

Mme. FRANVAL.

Il faut avoir, Monsieur, l'esprit bien patient...

DUMONT.

Parlons, si tu le veux, plus sérieusement.
Comment l'as-tu connu ?

Mme. FRANVAL.

Je veux bien vous répondre,
Et dans le seul espoir que j'ai de vous confondre.

DUMONT.

Soit, voyons.

Mme. FRANVAL.

Vous savez que depuis bien longtems
Je ne puis habiter tous mes appartemens.
Cet hôtel est trop grand, et je trouve plus sage
De ne garder pour moi que le premier étage ;
Monsieur de Saint-Remi, connaissant mon projet,
A loué le second et l'habite en effet.
A l'usage je dus sa première visite ;
Comme très-près voisin souvent il vint ensuite.
Je ne vous dirai pas combien il a d'esprit,
Et de cette raison que la grâce embellit.
Je parlerai bien moins des autres avantages
Qui doivent le ranger parmi les hommes sages ;
Car mon opinion sur cet homme inconnu
Ne servirait à rien puisqu'il vous a déplu ;
Mais je vous citerai ses biens et sa naissance :

Oui, son père autrefois tenait un rang en France ;
On le nommait Derfeuille.

DUMONT.

Et le fils, Saint-Remi.
Ah ! de grâce, ma chère, explique-moi ceci.
Je m'attendais à voir des tours de passe-passe.

Mme. FRANVAL.

Hé! Monsieur, de bien peu votre esprit s'embarrasse.
Saint-Remi, j'en conviens, est un nom qu'il a pris.
Dans nos troubles passés, monsieur Derfeuille fils,
Par ordre de son père, et quoiqu'en son jeune âge,
Au parti qui régnait opposa son courage :
Il dut être proscrit, et dans un long exil...

DUMONT.

Il a passé ses jours . . . le moyen est subtil ;
Mais il reprend son nom pour séduire une veuve ;...
Et de sa probité tu n'as pas d'autre preuve ?

Mme. FRANVAL.

Non, je ne devrais pas, tant vous me tourmentez,
Opposer à vos traits d'utiles vérités ;
Mais cependant encor je veux bien vous instruire
Qu'avant de consentir à l'hymen qu'il désire,
J'écrivis à Barrège, au premier magistrat,
Qui m'a certifié son nom et son état.

DUMONT.

Barrège ! c'est donc là, c'est dans les Pyrennées
Qu'on connaît du futur les hautes destinées :
Je le veux bien, ma sœur ; mais sois sûre, entre nous,
Qu'un jour tu gémiras d'avoir un tel époux.

Mme. FRANVAL.

Mon cœur est indigné de voir qu'on calomnie . . .

DUMONT.

Je te le dis encor, tu fais une folie.
Et ne devais-tu pas, avant de t'engager,
Attendre mes avis sur ce bel étranger !
Mais quand tu ne sais plus que le ciel te fit mère,

Tu peux bien t'affranchir des conseils de ton frère.

Mme. FRANVAL.

Ce reproche cruel me blesse au fond du cœur.

DUMONT.

Point d'attendrissement; allons, adieu, ma sœur.

Mme. FRANVAL, (*appercevant S.-Remi*).

Saint-Remi !... demeurez.

DUMONT.

Eh bien ! soit ! pour te plaire,
Je ferai connaissance avec le cher beau-frère.

SCENE CINQUIEME.

Mme. FRANVAL, DUMONT, St.-REMI.

St.-REMI, (*parlant dans la coulisse*).

Oui, chez l'ambassadeur que l'on m'écrive aussi.
Ah ! j'oubliais le prince où je dînai jeudi.

DUMONT, (*à sa sœur*).

C'est un homme de cour.

Mme. FRANVAL, (*bas à son frère*).

Vainement on l'invite.
Il ne veut pas s'y rendre.

DUMONT.

Il vit en bon hermite.

St.-REMI.

Ah ! Madame, pardon, chez vous je me rendais.
Quelle belle santé ! je ne vous vis jamais
Plus fraîche...

DUMONT, (*à part*).

Beau début !

St.-REMI.

La phisionomie
Offre au premier regard l'histoire de la vie ;
Aussi sur votre front on lit ce calme heureux
Qui naît d'un esprit sage et d'un cœur vertueux.

DUMONT, (*à part*).

Comme il est patelin.

Mme. FRANVAL.

Je suis reconnaissante,
Et de mon embarras...

DUMONT.

Voyez quelle innocente!....

St.-REMI.

De mille soins gênans me voilà dégagé;
On en est trop souvent dans le monde assiégé;
Mais il est de ces gens dont le rang, la naissance,
Exigent des égards, un peu de déférence;
Je n'aime point la cour, et, malgré moi, pourtant,
Pour la forme, par fois je m'y montre un instant.
On prétend m'y fixer par quelque belle place;
Je n'accepterai pas; l'étiquette me lasse,
Et j'aime mieux cent fois un doux intérieur
Où l'esprit vient s'unir aux sentimens du cœur.

DUMONT.

Je suis de votre avis; c'est là qu'une ame honnête,
Au sein de ses vertus, sourit à la tempête.

St.-REMI, (*étonné*).

Monsieur....

Mme. FRANVAL.

C'est à moi, monsieur de Saint-Remi,
A présenter mon frère.

St.-REMI, (*allant vivement à Dumont*).

Ah! dites mon ami.

DUMONT.

Pas encor tout-à-fait.

St.-REMI.

Mais bientôt, je l'espère;
D'après ce qu'on m'a dit, je vous chéris en frère.
Donnez-moi votre main, mon cher monsieur Dumont.

DUMONT.

Je vois que vous aimez toute notre maison.

C'est avoir, j'en conviens, un heureux caractère.
Pardon, je ne vais pas aussi vîte en affaire.

St.-Remi.

Ah! je vous connaissais de réputation.

Dumont.

Oui, j'ai pour revenu le tiers d'un million.

St.-Remi.

Votre papier partout répandu sur la place ...

Dumont.

Me donne des amis dont très-bien je me passe.

St.-Remi.

A Londres on prétend que les fonds sont baissés.
N'en arrivez-vous pas?

Mme. Franval.

Vraiment! vous conversez
Comme un négociant.

St.-Remi.

Jadis, en Angleterre,
J'ai fait valoir des fonds qui restaient à rien faire;
D'abord, je vous dirai que dans ce pays-là
Un lord, un grand seigneur fait valoir ce qu'il a.
Je m'intéressai donc, un peu par complaisance,
Dans une filature.

Dumont, (*à part*).

A-t'il de l'impudence!

Mme. Franval.

Vous gagnâtes beaucoup?

St.-Remi.

Non; et c'est tout au plus
Si j'en pourrai tirer un jour cent mille écus;
Mais à présent mon goût me porte à la culture.

Dumont.

Employez-y les fonds de votre filature.

St.-Remi.

Ah! j'ai quelqu'autre argent; sur la banque il m'est dû...

DUMONT.

Toujours chez l'étranger;

ST.-REMI.

C'est un bon revenu.

A Londres vous savez...

DUMONT.

Placez plutôt en France;

Puisque c'est-là le lieu de votre résidence;

Je puis dès-aujourd'hui vous changer vos effets,

Comme futur parent, le tout sans intérêts.

ST.-REMI.

Mais demain nous verrons. Ce n'est qu'une misère.

DUMONT, (*à part*).

Au diable de bon cœur il donne le beau-frère.

ST.-REMI.

Moi je suis riche assez; je dépense fort peu.

Grâce au ciel, je n'ai plus ce maudit goût du jeu;

Je l'ai porté très-loin dans ma folle jeunesse;

Sans compter des travers d'une tout autre espèce,

Le beau sexe surtout avait droit sur mon cœur.

Mais sans un amour vrai connaît-on le bonheur?

Je n'obtenais, pour prix de ma fougueuse ivresse,

Que la satiété qu'un faux plaisir nous laisse.

Ce n'est qu'avec le tems qu'on acquiert la raison,

Et je n'ai pas toujours vécu comme un Caton.

DUMONT, (*bas*).

De ses vices passés il se fait un mérite.

Mme. FRANVAL, (*bas*).

Vous ne l'accusez pas au moins d'être hypocrite.

SCENE SIXIEME.

DUMONT, Mme. FRANVAL, SAINT-REMI, ROSETTE.

ROSETTE.

Votre voiture attend, Madame.

Mme. FRANVAL.

Ah! nous allons.
(*montrant St.-Remi*).
Toux deux pour un instant, mon frère, nous sortons.
Vous dînez avec nous?

DUMONT.

Je ne puis le promettre.

St.-REMI.

Quoi! vous nous refusez.

Mme. FRANVAL, (*d'un ton piqué*).

Vous en êtes le maître.

DUMONT.

Très-bien, ma chère sœur.

St.-REMI.

Non, Monsieur, vous viendrez.

DUMONT.

Nous nous verrons bientôt plus que vous ne voudrez.

St.-REMI, (*le saluant, sort avec madame Franval*),

Jamais assez, Monsieur.

SCENE SEPTIEME.

DUMONT, ROSETTE.

DUMONT.

Quel excès d'impudence !

ROSETTE.

Eh bien ! vous approuvez ma juste défiance.
Que pensez-vous enfin de notre Saint-Remi ?

DUMONT.

Qu'il n'est pas, je t'assure, intrigant à demi.
A l'épouser je vois ma sœur bien décidée. . . .
Si je pouvais connaître . . . Il me vient une idée. . .
Courons un peu Paris, consultons des Anglais.
Qui sait? je dois par eux apprendre ses hauts faits;
Je dois contre ses mœurs obtenir quelque preuve,
Que j'apporterai vite à notre pauvre veuve;
Et puis nous l'aiderons à chasser de son cœur
L'intrigant qui déjà s'en croit le possesseur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSETTE, (*regardant par la fenêtre*).

C'est le jeune étranger, oui, j'en suis bien certaine.
Il traverse la cour.... Quel motif nous l'amène ?
A son poste il n'a pu se tenir plus longtems ;
Mais il faut un prétexte encor pour voir les gens.
Moi, je vais ....Le voici...

SCÈNE SECONDE.

CHARLES, ROSETTE.

CHARLES.

Pardon, mademoiselle ;
Si je cherche en ces lieux....

ROSETTE, (*à part*).

L'aimable et douce Adèle.

CHARLES.

Ne pourrais-je trouver monsieur de Saint-Remi ?
J'ai cru l'appercevoir comme il rentrait ici ;
Après lui j'ai couru, mais sans pouvoir l'atteindre.

ROSETTE, (*à part*).

Allons, pour un jeune homme, il sait assez bien feindr

CHARLES.

En désirant le voir, serait-ce être indiscret ?

ROSETTE, (*malignement*).

C'est lui que vous cherchez ? Eh mais ! c'est très-bien fait.
Grâce aux pressentimens que vous m'avez fait naître,
J'ai su que tôt ou tard nous devions nous connaître.

CHARLES.

Ah ! depuis bien longtems j'en avais le désir ;
Cependant à vos yeux j'aurais craint de m'offrir,
Si je n'avais trouvé celui qu'en Angleterre
Le sort le plus maudit.. (*à part*). Hélas! je dois me taire.

ROSETTE.

Le sort le plus maudit ! ... Cela cache un secret.
(*A part*).
Du chevalier, je crois, on est peu satisfait.

CHARLES.

Mademoiselle, un mot ; de vous ne puis-je apprendre
Si monsieur Saint-Remi dans ces lieux va se rendre?
Je voudrais lui parler.

ROSETTE.

C'est un mauvais moment :
Il est très-occupé d'un objet important.
Il règle les apprêts d'un futur hyménée.

CHARLES.

Il se marie, ô ciel ! Quelle est l'infortunée
Qui doit...(*A part*). Dans St.-Remi je rencontre un rival.

ROSETTE.

L'infortunée, hélas ! est Madame Franval ;
Vous la connaissez bien ?

CHARLES.

De nom, par circonstance.

ROSETTE.

Vous connaissez au moins très-bien sa résidence,
Car devant cet hôtel on vous voit, très-constant,
Nous regarder d'un air... d'un air que l'on comprend.

CHARLES, (*souriant*).

Vous vous moquez de moi.

ROSETTE.

Vous faites sentinelle,
Vraiment on ne peut mieux.

CHARLES.

Encor, Mademoiselle !

(*A part*).

Je vois qu'elle a dessein d'arracher mon secret,
Je saurai le cacher. (*Haut*). Dites-moi, s'il vous plaît;
Si Madame Franval est en effet la mère
De la jeune Beauté....

ROSETTE.

Qui parvint à vous plaire.
Oui, Monsieur; et sachez que c'est bien malgré nous
Que votre noble ami deviendra son époux.

CHARLES.

Mon ami! ... Savez-vous si l'amitié nous lie?

ROSETTE.

Ce titre, je le vois, un peu vous contrarie;
Ma foi, tant mieux pour vous; cette belle amitié
Dans notre esprit, monsieur, vous perdrait de moitié.

CHARLES, (*à part*).

Eh quoi! de Saint-Remi connaît-on la conduite?
(*Haut*). Et quand épouse-t'il?

ROSETTE.

Dans trois jours.

CHARLES.

C'est bien v[illegible]

ROSETTE.

Vous pensez comme nous.

CHARLES, (*à part et regardant Rosette*).

Ah! sans doute, le ciel
M'inspira le désir d'entrer dans cet hôtel.

ROSETTE.

Comme il parle tous bas.

CHARLES.

Cette femme estimable,
Indignement trompée.... Ah! je serais coupable...
Je veux le démasquer, il y va de l'honneur.
On saura quel il est.

ROSETTE.

Son œil est en fureur.

CHARLES.

Hélas ! quand je devins sa première victime ,
Pourquoi ne m'a-t'on pas arraché de l'abyme ?
Et pourquoi n'ai-je pas rencontré quelque ami
Qui m'ait fait lire au cœur du traître St.-Remi ?

ROSETTE.

L'amour a-t'il déjà dérangé sa cervelle ?
Est-il fou ?

CHARLES.

Dites-moi, ma chère Demoiselle ,
Ne pourrai-je parler ?...

ROSETTE, (*se reculant vivement*).

Je n'en ai pas le tems.

CHARLES.

Mais St.-Remi bientôt....

ROSETTE.

Le voici, je l'entends.
Vous avez sûrement des secrets à vous dire.
Adieu ; discrètement, Monsieur, je me retire.
(*Elle sort*).

SCENE TROISIEME.

SAINT-REMI, CHARLES.

St.-REMI, (*entrant vivement*).

Pourquoi laisser entrer ? On connaît mon bon cœur;
Les malheureux viendront... Comment? c'est vous!

CHARLES.

Monsieur...

St.-REMI.

Qui t'a conduit ici ?

CHARLES.

Ma mauvaise fortune.
Je vois que ma présence ici vous importune.

St.-Remi.

Moi ! lorsqu'après un an je retrouve un ami !

Charles.

De me revoir, monsieur, vous êtes donc ravi ?

St.-Remi.

En doutes-tu, mon cher? (*à part*). Qui diable me l'amène
Mais, dis-moi, cet air triste annonce quelque peine ;
Serais-tu malheureux ?

Charles.

Mais vous savez très-bien
Que dès votre départ il ne me restait rien ;
Que le jeu m'a réduit...

St.-Remi.

Ah ! que fait-on à Londre ?
C'est un très-beau pays.

Charles.

Je ne puis vous répondre.
Ne renouvellez pas des regrets superflus.
Depuis longtems, hélas ! je ne l'habite plus.
Mes revers, mes chagrins, une fatale dette,
M'ont fait dans ce pays chercher une retraite.

St.-Remi.

Ma foi, tu fis fort bien : de crainte d'accident,
S'éloigner est toujours un parti très-prudent.
Si pour toi la fortune en ce jour est rebelle,
Tu la verras bientôt se montrer moins cruelle ;
Et, dans un seul instant, réparant ses erreurs,
Elle t'accablera des plus douces faveurs.
Très-souvent emporté par ma vive jeunesse,
J'ai payé le tribut à l'humaine faiblesse ;
Je voulais, comme toi, trancher du grand Seigneur.
Qui veut hanter les grands, doit payer cet honneur.

Charles.

Les grands !....

St.-Remi.

Je me suis vu la fortune contraire;

Mais pour des gens d'esprit la peine est passagère.
Il arrive un moment...

CHARLES.

Oui, c'est la vérité.
Et quand je perdis tout, vous fûtes bien traité.

St.-REMI.

Mais je n'ai point joué contre toi.

CHARLES.

Non, vous-même;
Vos amis seulement sont d'un bonheur extrême.

St.-REMI.

Charles! que signifie un semblable soupçon?

CHARLES.

S'il vous blesse, je puis vous en faire raison.
(*élevant la voix*).
Oui, monsieur, je le dis...

St.-REMI, (*inquiet*).

Parlez plus bas, de grâce!
Vous le savez assez, je crains peu la menace;
Mais, dans cette maison, un éclat dangereux...

CHARLES.

Je parlerai de même ailleurs que dans ces lieux.

St.-REMI.

Mais vous savez aussi que je puis vous entendre,
Que dans un rendez-vous je ne fais pas attendre:
Monsieur, vous m'avez vu m'expliquer en champ clos.

CHARLES.

C'est la seule vertu...

St.-REMI.

Bon, voilà de grands mots.
Par le malheur je vois que ton ame est aigrie;
Mais tu sais que l'injure à rien ne remédie;
Causons tranquillement... envers toi si j'ai tort,
Je puis tout réparer... des outrages du sort
Mon amitié veut bien se rendre responsable:
Je ne me souviens plus que tu devins coupable.

Je devine à peu près quel est ton dénûment ;
Et tu sais qu'un ami peut offrir de l'argent.
Accepte... (*il lui présente une bourse*).

CHARLES.

Non, monsieur.

St.-REMI.

C'est être ridicule.
Vas, tu peux recevoir cet argent sans scrupule.

CHARLES.

Je le crois... cependant je vous suis obligé.

St.-REMI.

Eh quoi! mon offre encor t'aurait-elle outragé?

CHARLES.

Je n'emprunte qu'autant que je suis sûr de rendre.

St.-REMI.

C'est cela qui t'arrête ! Ami, tu peux le prendre ;
Moi, je n'y compte plus, sitôt qu'il est prêté.

CHARLES.

Encore une fois, non.

St.-REMI.

Soit, garde ta fierté ;
Mais de tous tes chagrins ne me fais pas un crime,
Lorsque tu vois combien l'amitié qui m'anime...

CHARLES.

Je suis reconnaissant...

St.-REMI.

Demeures-tu bien loin ?
Je veux aller te voir...

CHARLES.

C'est prendre trop de soin ;
La maison que j'habite est modeste et commune ;
Mais elle doit suffire à ma triste fortune.

St.-REMI.

De tes nombreux revers je suis fâché vraiment.
Je voudrais te loger plus convenablement ;
J'habite maintenant chez une vieille tante

Du côté maternel... une bonne parente ;
Mais un peu singulière... Elle est riche, dit-on ;
Et j'aurai, quelque jour, cette succession.
Tu sais que les égards... Donne-moi ton adresse...
Je saurai te prouver que ton sort m'intéresse.
Pardon, je dois sortir, la voiture m'attend ;
Je te reconduirai, si tu veux, en passant.

CHARLES.

Non, j'ai dans cet hôtel une affaire pressée
A laquelle ta tante est fort intéressée.

St.-REMI.

Quoi ! madame Franval !

CHARLES.

Oh ! je la connais peu ;
Mais quand on est l'ami de son très-cher neveu...

St.-REMI, (*à part*).

Il plaisante, je crois...

CHARLES.

Puis, j'aurais l'avantage
De la féliciter sur son grand mariage.

St.-REMI.

Quoi ! tu sais...

CHARLES.

Une tante est un fort bon parti ;
Vous devez désirer d'en être le mari :
Même, de son vivant, vous aurez l'héritage.

St.-REMI.

Qui peut t'avoir appris ? (*à part*). Conjurons cet orage.

CHARLES.

Aujourd'hui vous signez le bienheureux contrat
Qui doit pour l'avenir assurer votre état.
Daignez me présenter à la belle future ;
Je serai de la nôce.

St.-REMI, (*à part*).

Au diable l'aventure !
Il faut le ménager (*haut*) ; j'y compte bien aussi ;

Mais ta dicrétion est nécessaire ici.
De tous mes grands projets je veux d'abord t'instruire,
Te prévenir surtout de ce que tu dois dire.

CHARLES.

Dans ces emplois, monsieur, je ne puis vous servir.
J'ai le plus grand défaut; je ne sais pas mentir.
Dès le premier moment, je dirai qui vous êtes,
Et comment vous vivez, et tout ce que vous faites.
Mon indiscrétion ne peut causer de mal,
Si vous ne trompez point madame de Franval.

St.-REMI.

Quoi! Charles! Imprudent! Quand tout me favorise,
Vous voulez m'enlever le prix d'une entreprise
Qui déjà m'a coûté tant de peine et de soins!
Ingrat! réfléchis donc à tes pressans besoins.
Des ressources sans nombre à tes yeux sont offertes;
Oui, ce cœur généreux veut réparer tes pertes.

CHARLES.

Non, non! cet or, acquis par de pareils moyens,
Me rendrait à tes yeux ce que tu fus aux miens.

St.-REMI.

Perfide!... Mais réponds, avant que je me venge;
Pourquoi donc cet éclat? et quel motif étrange
T'engage à déranger un plan bien concerté,
Qui peut à ton bonheur?...

CHARLES.

D'abord, la probité,
Et surtout le désir de sauver une femme
Dont la fille adorable...

St.-REMI.

A des droits sur ton ame?

CHARLES.

Elle seule console un cœur infortuné
Que tout dans la nature avait abandonné.

St.-REMI.

Que dis-tu? quel secret! tu connaîtrais Adèle?

Tu l'aimerais ! enfin.

CHARLES.

Je ne vis que par elle.
Son image me suit ; et, non loin de ces lieux,
Je viens puiser la vie et l'espoir dans ses yeux.

St.-REMI.

Eh bien ! je veux servir l'ingrat qui veut me nuire ;
Et le guider au but vers lequel il aspire :
Oui, lorsque tu prétends renverser mes projets,
Moi, je prétends des tiens assurer le succès,
Et te faire obtenir, de l'aveu de sa mère,
Cette jeune Beauté que ton amour préfère.

CHARLES.

Ah ! de quel doux espoir, ô ciel ! me flattez-vous !

St.-REMI.

Charles, avant un mois, tu seras son époux.
Ecoute-moi : Guidé par ta vive jeunesse,
Et par le fol excès de ta délicatesse,
Tu crois qu'en révélant à Madame Franval
Quelques traits de ma vie où l'on veut voir du mal,
Tu vas m'ôter le cœur d'une femme sensible ;
Détrompe-toi, mon cher, la chose est impossible ;
Et quand tu parviendrais à me donner un tort,
Je n'en suis pas moins sûr de partager son sort.
Ecoute bien plutôt l'amour et la fortune ;
Et, pour notre bonheur, faisons cause commune :
A ton ardent espoir j'unis mes intérêts,
Et je t'assure alors le plus brillant succès.
Dès aujourd'hui tu viens habiter ma demeure ;
Tu verras en ces lieux ton amante à toute heure.
Aussitôt marié, je songe à ton amour ;
Et tandis que tu fais paisiblement ta cour,
De ma femme j'obtiens la main de ton Adèle,
Et, de son propre aveu, je t'unis avec elle.

CHARLES.

En vain vous me troublez en m'offrant le bonheur,

Vous flatez mes désirs sans convaincre mon cœur.
Je n'y puis consentir.

St.-Remi.

Malgré toi je t'oblige.
Mais on vient, dissimule, il le faut, je l'exige.
C'est Madame Franval!

Charles.

Que vais-je faire ici?
Sortons.....

SCÈNE QUATRIEME.

CHARLES, St.-REMI, Mme. FRANVAL.

Mme. Franval.

Je vous cherchais, monsieur de Saint-Remi.
(*Appercevant Charles*).
Je dois.... Quel est Monsieur?

St.-Remi.

Le fils de mon ami,
Du brave sir Lowel, baronnet d'Angleterre.

Charles, (*à part*).

Sir Lowel est mon nom.

St.-Remi.

Nous avons fait la guerre
Pendant longtems ensemble... Au fort de Gibraltar
Il périssait sans moi, deux minutes plus tard;
Et mon courage alors qui lui sauva la vie
Entre nous deux forma le doux nœud qui nous lie.
C'est un homme d'honneur, et son fils malheureux
Doit trouver dans mon cœur un secours généreux.

Mme. Franval.

Son fils est....

St.-Remi.

La jeunesse est toujours étourdie.

Notre jeune homme à Londre a fait une folie ;
Cependant noble et fier, même au sein de l'erreur ;
Il ne s'écarta point du chemin de l'honneur.

Mme. FRANVAL.

Dès que l'on voit monsieur ; sur sa figure honnête
On lit...

St.-REMI.

Lowel, pourquoi baisser ainsi la tête?
Quand le sévère honneur n'a rien à reprocher,
Quand on s'estime enfin, pourquoi donc se cacher?
Quitter de ses parens le séjour trop austère,
Remplir de sa folie une ville étrangère,
Perdre tous ses momens et sa fortune au jeu,
C'est sans doute un grand tort, mais dont on rougit peu.

Mme. FRANVAL.

Il fut donc la dupe?

St.-REMI.

Oui, d'une femme jolie.

CHARLES.

Non, mais d'un bon ami qui vivait d'industrie.

St.-REMI.

Bonne leçon pour vous, on n'est pas deux fois pris.

Mme. FRANVAL.

Hélas! on voit beaucoup de ces gens dans Paris.
Trop heureux le jeune homme à qui la prévoyance
Fait éviter le piége offert à l'imprudence !
S'il y tombe, bientôt ce jeune infortuné,
Avili par ses mœurs, et de plus ruïné,
Sans appui, sans secours, dégradé par le vice,
Cesse d'être victime afin d'être complice.

CHARLES, (*troublé*).

Hélas! c'est mon arrêt et ma confusion.
Madame...

St.-REMI, (*vivement*).

Vous troublez ce malheureux garçon.
Voyez son embarras... Jeune homme, du courage!

Vous avez dû payer le tribut à votre âge.
Reprenez vos esprits, madame n'a point eu
Le projet de blesser l'ami que j'ai reçu :
Elle est bonne...

Mme. FRANVAL.

Ah ! monsieur ! je suis désespérée...

St.-REMI.

Je vais rendre au bercail la brebis égarée.
Eloignons le chagrin.

CHARLES, (*à part*).

Oh ! quelle audace il a.

St.-REMI.

Je vais écrire au père, et tout s'arrangera :
D'abord, pour m'arracher à des inquiétudes,
Et vous faire quitter certaines habitudes,
Vous resterez ici, dans ma société ;
Près de moi vous serez au moins en sûreté.

Mme. FRANVAL.

Oui, c'est ce que monsieur aura de mieux à faire.

St.-REMI.

Qu'il demeure avec nous ; vous pourrez d'une mère
Lui donner les conseils.

Mme. FRANVAL.

J'y consens de bon cœur.

CHARLES, (*à part*).

Eh quoi ! je pourrai voir Adèle ? Ah ! quel bonheur !

St.-REMI.

A propos, le notaire,... il devait nous attendre.

Mme. FRANVAL.

Près de lui je venais vous prier de vous rendre.
Du contrat il rédige à présent le projet,
Et nous le signerons sitôt qu'il sera fait.

St.-REMI.

Allons le retrouver, c'est un vieillard aimable ;

Et de manquer d'égards, moi, je suis incapable.
A l'instant je reviens.

CHARLES.

Monsieur, vous...

St.-REMI.

En sortant,
Madame va songer à ton appartement.

SCENE CINQUIEME.

CHARLES, (*seul*).

Madame de Franval m'a bien rendu justice;
Je ne suis plus victime, et me voilà complice!
Eh quoi! serais-je au rang de ces gens avilis?
Non, non, je puis encor me soustraire au mépris.
Sortons: quoi! m'éloigner sans voir la jeune Adèle;
Sans lui peindre mon cœur brûlant d'amour pour elle:
Un seul instant restons; puis, je fuirai des lieux
Où je crains de jouer un personnage affreux.
L'espoir que j'entrevois... Mais qui frappe ma vue?
Ce n'est pas elle encor.

SCENE SIXIEME.

ROSETTE, CHARLES.

ROSETTE.

Monsieur, je vous salue.
Madame dans l'instant nous a donné l'espoir
Que nous aurions souvent le plaisir de vous voir.
Vous allez habiter, dit-on, notre demeure.

CHARLES.

Oui, madame Franval m'a prié tout-à-l'heure...

Sans doute à sa bonté je dois un tel honneur.

ROSETTE, (*ironiquement*).

Non, c'est à votre ami bien plus qu'à son bon cœur.
Aussitôt qu'elle a su qu'un lien respectable
Vous unissait au sort de son futur aimable,.
Elle a dû vous traiter avec distinction ;
Mais ce n'est pas un titre à notre affection.

CHARLES, (*à part*).

A-t-elle donc appris ?

ROSETTE.

Je vois mademoiselle.

CHARLES.

Ah! puis-je maintenant lever les yeux sur elle?

SCENE SEPTIEME.

CHARLES, ROSETTE, ADÈLE.

ADELE, (*sans voir Charles*).

Rosette, tu sais bien l'étranger que j'ai vu...

ROSETTE.

Le voilà.

CHARLES.

Permettez.

ROSETTE.

Vous l'avez reconnu ?
(*montrant Charles.*)
Ce monsieur est Anglais, fils d'un bon gentil-homme.
N'est-ce donc pas Lowel, monsieur, que l'on vous nomm

CHARLES.

De grâce.

ROSETTE.

J'ai tout su par notre Saint-Remi.

ADÈLE.

J'ose croire, monsieur, qu'il n'est pas votre ami ?

CHARLES.

Non, non, mademoiselle.

ADÈLE.

Oh ! j'en étais certaine ;
Et cette amitié-là m'eût fait beaucoup de peine.
L'homme bien né toujours se garde d'un lien
Qui n'est pas approuvé de tous les gens de bien.

CHARLES.

Où me cacher ?

ROSETTE.

Monsieur sait pourtant de moi-même
Que notre chevalier, par son adresse extrême,
Doit bientôt, en dépit de votre oncle et de nous,
Former avec madame un hymen des plus doux.

CHARLES.

Il est vrai, je le sais, et d'abord ma surprise...

ROSETTE.

Il me reste un moyen d'empêcher la sottise.
Monsieur Dumont n'est pas un homme à s'endormir.

CHARLES, (*étonné*).

Monsieur Dumont !

ROSETTE.

Il peut le faire déguerpir.
Il nous est arrivé tout exprès d'Angleterre.

CHARLES, (*vivement*).

Monsieur Dumont serait cet homme qu'on révère,
Ce Négociant probe, et qui, dans sa bonté,
Adopta l'orphelin par le sort rejetté ?

ADÈLE.

C'est lui-même !

CHARLES, (*à part*).

Grands dieux ?

ROSETTE.

Le frère de Madame,

CHARLES.

En effet c'est le nom... Ah ! quel complot infâme.

ROSETTE, (*à Adèle*).

Ma foi, votre famille a vraiment du malheur.
Votre mère bientôt épouse un imposteur ;
Et votre oncle autrefois se fit nommer le père
D'un ingrat, d'un vaurien qui mourra de misère.
Que fût-il arrivé, si, d'après son projet,
Il eût donné sa mère à ce mauvais sujet ?

CHARLES.

On dut le marier avec Mademoiselle ?
O coupable Belman !

ADELE.

C'est son nom.

CHARLES, (*à part*).

Quoi ! C'est elle....
Hélas ! dissimulons.

ROSETTE.

Ah ! s'il est votre ami,
Et s'il ressemble en tout à notre Saint-Remi,
Vous avez là, Monsieur, de tristes connaissances.
Et si l'on vous jugeait d'après les apparences....

ADÈLE.

Rosette, tais-toi donc.

CHARLES.

Ah ! ne confondez pas
L'infortuné Belman avec des scélérats.

ADÈLE.

Vous le connaissez donc ?

CHARLES.

Oui; très-souvent à Londre
Je l'ai vu, je puis...

ROSETTE.

Vous ! vous pourriez en répondre ?

CHARLES.

Non, je n'ai plus le droit de le justifier.

ROSETTE.

Laissons-là, s'il vous plaît, cet autre aventurier.

CHARLES, (*à part*).

Grand Dieu! tout à-la-fois m'épouvante et m'accable.

ADELE.

Mais Monsieur Saint-Remi!

CHARLES.

Jamais ce misérable
Ne deviendra l'époux de Madame Franval :
Envain il a trompé son cœur tendre et loyal,
Je saurai seconder la raison qui vous guide,
En osant enlever le masque à ce perfide ;
Oui, je vous le promets, je jure sur l'honneur
D'arracher votre mère à ce vil séducteur.
Bientôt vous connaîtrez tout ce que peut mon zèle,
Tout ce que peut mon cœur... Surtout, Mademoiselle,
Ne me haïssez pas.

ADÈLE.

De Monsieur Saint-Remi
J'aurais fui, je l'avoue, et redouté l'ami ;
Mais que Monsieur Lowel rompe cette alliance,
Et ses droits sont certains à ma reconnaissance.

(*Elles sortent*).

SCENE HUITIEME.

CHARLES, (*seul*).

A sa reconnaissance ! Ah ! cet heureux espoir...
J'en jouirai peut-être en faisant mon devoir.
Hélas ! j'allais trahir mon bienfaiteur, mon père,
Et voir livrer sa sœur ! ... Pour la sauver que faire ?
Je puis me procurer, et par l'ambassadeur,
Quelque écrit qui pourra dévoiler l'imposteur ;
Mais essayons d'abord, à l'abri du mystère,
De voir monsieur Dumont, de calmer sa colère ;
Et quant à Saint-Remi, je dois feindre avec lui ;
Des détails de son plan m'emparer aujourd'hui.
Oui, c'est le seul moyen de déjouer l'adresse
Du méchant qui naguère a séduit ma jeunesse,
Et qui tantôt encor trompant mon faible cœur,
Enrichi de mes biens, m'allait ravir l'honneur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIERE.

SAINT.-REMI, CHARLES.

ST.-REMI.

Oui, je veux par mes soins qu'établi dans ces lieux,
Mon ami soit un jour au comble de ses vœux.

CHARLES.

Oui, mais par quels moyens ?

ST.-REMI.

Sois donc plus raisonnable.
Des fautes de l'amour on n'est jamais coupable.
On croirait, à te voir cet air triste et boudeur,
Que tu commets un crime en cherchant le bonheur.

CHARLES.

Oui, tromper est un crime.

ST.-REMI.

Aux yeux de l'imbécille
Qui sait peu comme on vit à la cour, à la ville.
Pour nous justifier il est mille raisons,
Et nous aurons bien fait si nous réussissons.
De ruses et d'esprit les hommes font échange :
On est trompé, l'on trompe, et tout cela s'arrange.
Tu n'en peux pas douter; dans le monde, on le voit,
La fortune appartient toujours au plus adroit.
Marchands, hommes de loi, tous gens très-nécessaires,
Quand ils ne trompent pas, font de tristes affaires.
Le banquier, de vos fonds vous offrant l'intérêt,
Parle-t-il du bilan qu'il prépare en secret ?

Le courtisan, jaloux de conserver sa place,
Ne s'exerce-t-il pas à mentir avec grâce ?
L'auteur, dans un journal, pour ses œuvres vanté,
Vous a-t-il dit le prix que l'éloge a coûté ?
De ces honnêtes gens que l'intrigue stimule,
Trouve-t-on la conduite et basse et ridicule ?
Et lorsque la fortune au but les a portés,
En sont-ils moins bien vus dans nos sociétés ?
Tu m'as dit qu'à Paris un homme qu'on révère
Prenait à tes destins un intérêt de père ;
Mais que ton mauvais sort t'en avait éloigné.
Je le crois, on repousse un homme infortuné.
Mais que bientôt l'amour, flattant ton espérance,
Te rende possesseur de la fortune immense
Que t'apporte pour dot un objet enchanteur,
Tu seras accueilli de ton cher bienfaiteur,
Qui bien loin de trouver ta visite importune,
Te rendra les honneurs qu'on rend à la fortune.

CHARLES.

Vous connaissez le monde ; et, peut-être, ai-je tort
D'opposer à vos vœux un courageux effort ;
Mais certains préjugés...

ST.-REMI.

J'en crains peu l'influence.
L'amour est dans ton cœur ; il fera résistance.
D'abord, sois bien certain, et c'est la vérité,
Que nous n'agissons point contre la probité.
De mes jours, moi, je n'ai fait de mal à personne ;
Mais je suis le torrent où le sort m'abandonne :
Il m'a conduit tout droit chez Madame Franval :
Elle m'aime, j'épouse ; est-ce donc un grand mal ?
Je suis reconnaissant de ce nœud qui nous lie ;
A rendre heureux ses jours je consacre ma vie ;
De mille petits soins je veux l'environner
Dans cet heureux lien qui doit nous enchaîner.

Que veut-elle? un époux?... J'ai de la complaisance.
Un amant?.. Elle a droit à ma reconnaissance.
De la bonne amitié?... Je serai son ami.
A plier l'infortune a contraint St.-Remi.
Les vertus ne font pas des maris très-aimables.
Plus que certaines gens que l'on nomme estimables,
Je ferai son bonheur; elle aura fait le mien;
En l'épousant, tu vois que j'agis pour son bien.

CHARLES, (*souriant*).

Vous répondez à tout... Je n'ai plus rien à dire.
Ainsi le mariage...

St.-REMI.

Elle vient d'y souscrire.
Du contrat, de la nôce, on forme les apprêts;
La fortune me rit, et je touche au succès.

CHARLES.

Est-ce sous votre nom, peu connu dans la France,
Que vous épousez?...

St.-REMI.

Fi! de ma haute naissance
J'ai la preuve certaine; et de vieux parchemins,
Que jadis ma prudence a fixés dans mes mains,
En me faisant sortir d'une tige guerrière,
Ont fait un colonel de feu mon pauvre père,
Qui, s'il vivait encor, pourrait être surpris
Du rang où la fortune a fait monter son fils.

CHARLES.

C'est très-bien; et de plus cet acte qu'on rédige
Est en votre faveur?

St.-REMI.

Oh! c'est un vrai prodige,
Non pas de bel esprit, mais d'un certain talent
Dont le ciel m'a doué, je ne sais trop comment.
Jamais on ne me vit sur les bancs d'une école,
Et j'en remontrerais peut-être au vieux Barthole.

CHARLES.

Vous avez fait sans doute une étude autrefois...

St.-REMI.

Oh ! dans notre carrière on sait un peu les lois.
Va, pour notre bonheur tu peux me laisser faire ;
Je sais adroitement me tirer d'une affaire.
Mon hymen arrangé, d'abord je songe au tien :
Il m'est, je te l'assure, aussi cher que le mien.
Ta naissance et surtout la bonté de ton ame
Te donnent mille droits au succès de ta flamme.
Mais le sort envers toi devint-il rigoureux,
Dans moi tu trouveras un cœur affectueux,
Qui ne suivit jamais la règle trop commune
De changer ses amis en changeant de fortune.
Connais-moi : nous allons subir un même sort ;
C'est, entre gens d'honneur, à la vie, à la mort.
J'entends monsieur Dumont : écarte tout nuage,
Ne songe qu'à l'objet qui devient ton partage.

CHARLES, (*à part*).

Monsieur Dumont! comment supporter son aspect?
Je dois pourtant...

St.-REMI.

Il faut être très-circonspect.
Cet homme à manier est difficile en diable.

CHARLES, (*à part*).

Justes Dieux? s'il savait que je suis ce coupable...

SCENE SECONDE.

CHARLES, ST.-REMI, DUMONT.

St.-REMI.

Ah ! sans doute, avec nous vous venez pour dîner ?

DUMONT.

Un tout autre motif ici doit m'amener.
J'arrive pour vous voir exprès de ma demeure ;
Et je viens pour causer tout au plus un quart d'heure.

St.-REMI.

C'est bien peu, mais enfin ..

DUMONT, (*appercevant Charles*).

Ah ! je n'avais pas vu
Ce jeune homme !...

St.-REMI.

Monsieur n'est point un inconnu :
C'est le fils d'un ami...

DUMONT, (*avec un air de mépris*).

D'un ami de collège...

St.-REMI.

C'est un très-bon enfant, votre sœur le protège,
Et permet que chez elle il prenne un logement.

DUMONT, (*à part*).

Allons, dans la maison encore un intrigant.
Sa phisionomie est cependant honnête.

CHARLES, (*à part*).

Eloignons-nous, mon trouble...

St.-REMI, (*à Charles, lui faisant signe de rester*).

Ou vas-tu donc ? arrête.
Monsieur ne peut avoir rien de très-important....

DUMONT.

Mais, l'objet qui m'amène est peu divertissant.

St.-REMI.

Pour vous ?

DUMONT.

Pour vous. J'ai dû sur votre caractère,
Malgré ce que m'a dit une sœur qui m'est chère,
Solliciter partout de sûrs renseignemens :
J'en ai reçu, monsieur, qui sont très-étonnans.

St.-Remi.

Et que dit-on? parlez.

Dumont.

On ose se permettre...
Mais non, devant ma sœur je vous lirai ma lettre.

St.-Remi.

Ah! c'est donc un écrit?

Dumont.

Très-fort...

St.-Remi.

Vous plaisantez.
Et que dit-il? monsieur.

Dumont.

Eh mais, des vérités!
On me l'assure au moins.

St.-Remi, (*à part*).

Cet écrit m'inquiète.

Charles, (*à part*).

Et d'où peut-il venir?

St.-Remi.

Eh bien! soit, je m'apprête
A voir les beaux effets d'une inquisition...
Vous ne me gâtez pas, au moins, monsieur Dumont.

Dumont.

Ah! vous riez, tant mieux, moi j'aime que l'on rie,
Et je viens vous donner exprès la comédie.

St.-Remi.

Eh bien commençons donc, lisez l'écrit flatteur...

Dumont.

Très-peu flatteur, monsieur; il attaque l'honneur.

St.-Remi.

Je me pique d'avoir de la philosophie.

Dumont.

Eh bien! l'on dit que, grâce à certaine industrie...

St.-Remi.

L'industrie est un bien... tout depuis l'artisan
En remontant très-haut jusques au courtisan...

Dumont.

Oh! c'est toute autre chose, et vous devez m'entendre.

St.-Remi.

Je n'ai pas le bonheur, monsieur, de vous comprendre.

Dumont.

Pour vous, homme du monde, il me semble étonnant
Que vous ne sachiez pas ce qu'est un intrigant :
Moi, je suis plus heureux, chaque jour m'en présente ;
J'en connais un surtout dont l'aspect me tourmente.
Sur les sots et les fous il fonde son avoir :
Cause-t-il, son babil triomphe du savoir :
Ayant soin de flatter, quelqu'ennui qu'il en coûte,
La sotte vanité de celui qui l'écoute,
Il parle aux gens de cour de leurs postes d'éclat,
Batailles aux guerriers, et code au magistrat :
Mais devenu l'ami d'une bonne famille,
Il épouse la mère ou convoite la fille ;
Et maître, sans retour, d'un cœur trop confiant,
Il punit d'une erreur cet objet imprudent.
L'or, voilà son amour, son but, son espérance ;
Et la perte d'autrui fait sa seule existence.

St.-Remi, (*à part*).

O le maudit vieillard! (*haut*). Ce n'est pas voir en beau.

Charles, (*vivement*).

Ah ! l'on pourrait encor rembrunir le tableau.
Monsieur ne parle pas de la perfide adresse
Qu'ont tous ces corrupteurs d'une faible jeunesse.
Oui, tel adolescent promettait des vertus,
Qui doit y renoncer dès qu'il les a connus.

Dumont, (*allant à lui*).

Ce jeune homme a vraiment...

St.-Remi.

La touchante boutade !

Dumont, (*revenant sur ses pas*).

Que je suis fou ! de l'autre il est le camarade.

St.-Remi.

Sans défendre les gens que l'on accuse ici,
Je plains ceux que le sort force de vivre ainsi.
Il faut bien des vertus à qui connaît les hommes ;
Et tous ne vivent pas dans l'aisance où nous sommes.
Quand un aventurier fait quelques malheureux,
Croyez qu'il est encor bien plus à plaindre qu'eux.
N'est-ce pas un tourment de chercher la fortune
Sans avoir de talens pour s'en procurer une ?
Sous un abord riant, il cache les ennuis ;
A tromper, à trahir, il consume ses nuits ;
Sa vie est un travail, ce travail est de feindre,
De flatter, de mentir, de désirer, de craindre,
De concevoir un plan, de chercher un projet
Dont la honte est pour lui l'inévitable effet.
Pauvre, il doit dans le monde affecter l'opulence,
Et sous un tissu d'or cacher son indigence ;
Il s'empare d'un rang qui lui fut refusé ;
Il se bat pour l'honneur, quand il est méprisé ;
Il n'a point de parens, d'amis, ni de patrie ;
Et la honte l'attend au terme de sa vie.

(*Reprenant un air riant*).

Cet homme est-il heureux ? Eh bien voilà pourtant
Comme on voit s'écouler les jours d'un intrigant.

Dumont, (*le regardant*).

Il faut avoir senti ce qu'on sait si bien peindre.

St.-Remi.

Monsieur....

Charles, (*à part*).

Par ces aveux, il me force à le plaindre.

SCENE TROISIEME.

DUMONT, SAINT-REMI, CHARLES, Mme. FRANVAL.

Mme. FRANVAL.

Tu m'as fait demander ; de ta joyeuse humeur
Est-ce un présage heureux ?

DUMONT, (*brusquement*).

Je suis très-gai, ma sœur.

Mme. FRANVAL.

Tant mieux ! j'aime à te voir devenir raisonnable.
(*A Charles*).
Bonjour monsieur Lowel.

CHARLES, (*à part*).

Cet affreux nom m'accable.

DUMONT.

Monsieur a nom Lowel ?

St.-REMI.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'il était l'héritier d'un homme en grand crédit?
Ce jeune homme a commis une légère faute....

DUMONT.

Je connais un Lowel qui dans la chambre haute....

St.-REMI.

Ce n'est pas celui-là, c'est un autre Seigneur,
Qui voulut, l'an dernier, m'unir avec sa sœur,
Une fort belle femme, et de qui la naissance
N'approche point encor de sa fortune immense.
Moi, je refusai net cette grande union ;
Je n'avais point d'amour et point d'ambition.
Je ne puis concevoir qu'aujourd'hui l'on s'unisse
Par un simple calcul d'orgeuil et d'avarice.
La fortune à ce point ne peut frapper mes yeux ;

Et j'aimerais mieux vivre obscur et malheureux,
Que de lier mon sort au destin d'une femme
Qui du plus tendre amour n'eût pas rempli mon ame.

DUMONT, (*à part*).

Le fripon!

CHARLES, (*à part*).

Quelle adresse!

Mme. FRANVAL.

Oui, je crois en effet...

DUMONT.

Oui, tu crois bonnement les contes qu'on te fait.

Mme. FRANVAL.

Voulez-vous donc toujours me tourmenter, mon frère!

St.-REMI.

Ah! ne le blâmez pas, j'approuve sa colère;
Monsieur a ce matin reçu certain billet
Qui me traite fort mal: il va vous mettre au fait.

Mme. FRANVAL.

Ah! des méchants, je crois, vous n'avez rien à craindre.

St.-REMI.

Mais, l'homme le plus pur peut avoir à s'en plaindre.
(*A Dumont*).
D'abord, quel est celui qui vous a fait l'envoi?

DUMONT.

On n'a point mis son nom?

St.-REMI, (*à part*).

Bonne affaire pour moi!

CHARLES, (*à part*).

Si j'osais!...

Mme. FRANVAL.

Ce serait une lettre anonyme?

DUMONT.

J'en conviens.

(*St.-Remi respire*).

Mme. FRANVAL.

Vous croiriez...

DUMONT.

Serait-ce un si grand crime?
Très-souvent, sans signer, on dit la vérité....

St.-REMI.

Non, Monsieur; j'en appelle à votre probité.

DUMONT.

On peut craindre l'effet d'un avis salutaire.

St.-REMI.

Le plus prudent alors, monsieur, est de se taire.

Mme. FRANVAL.

Qu'on ne me parle plus d'un misérable écrit
Qui flétrit, selon moi, l'inconnu qui le fit.

St.-REMI.

Non, non, pour m'obliger, vous daignerez l'entendre.
Il faut que nous sachions les moyens qu'on veut prendre
Pour me perdre à vos yeux... J'aime la vérité.....
Et dans mes actions je fuis l'obscurité.
Allons, lisez, Monsieur.

Mme. FRANVAL.

Je vous préviens d'avance
Que je ne fais point cas de cette impertinence.

DUMONT.

M'y voilà.

MONSIEUR,

D'après l'estime dont vous jouissez généralement, je crois de mon devoir de vous prévenir du danger qui menace votre sœur.

St.-REMI.

C'est très-bien. Le début est brillant.

DUMONT, (*lisant*).

Si je ne partais à l'instant pour Londres, j'irais vous donner, de vive voix, la preuve que le prétendu chevalier qui doit l'épouser, n'est qu'un intrigant.

St.-Remi.

Ah !

Dumont.

Le mot est écrit, et très-lisiblement.

(*Lisant.*)

Sa naissance est obscure...

St.-Remi.

Oui, l'on me connaît bien! ma naissance est obscure!
Allez donc à Barrège éclaircir l'aventure:
On vous dira, monsieur, que, depuis trois cents ans,
Des Derfeuille on connaît les nobles descendans.

Charles, (*à part*).

Derfeuille! mais ce nom...

Mme. Franval.

Je puis montrer la preuve....

Charles, (*à part*).

J'en puis avoir une autre..

Dumont, (*lisant*).

Sa naissance est obscure, sa fortune nulle, sa probité plus que suspecte...

St.-Remi.

Ah ! c'est mettre à l'épreuve

(*à Charles.*)

L'homme le plus tranquille. Hein! voyez, mon ami,
Si l'homme le plus pur est jamais à l'abri ;
Vous qui me connaissez, et depuis votre enfance,
Sur l'honneur, vous savez ce que de moi l'on pense ;
Personne sur cela n'est plus instruit que vous ;
Mais déjà dans vos yeux éclate le courroux ;
Oui, vous vous révoltez contre une calomnie
Qui tendrait à jetter des soupçons sur ma vie.

(*Montrant Charles*).

Lui seul, sans doute, ici peut me justifier ;
Mais non, je vous défends, mon cher, de l'essayer ;
A de tels ennemis je ne dois pas répondre,
Et je ne dirais pas un mot pour les confondre.

Mme. Franval.

J'approuve cet orgueil ; non, vous ne devez pas
Répondre, en ce moment, à des propos si bas.
Mais monsieur peut très-bien, pour détromper mon frère,
Défendre son ami.

Charles, (*à part*).

Je ne puis plus me taire.

(*Haut*).

L'honneur veut qu'à l'instant...

Dumont, (*l'interrompant*).

On s'entend au besoin,
Et je puis récuser un semblable témoin.

Charles.

Mais je puis vous apprendre....

Dumont.

Ah ! terminons, de grâce.
Si vous restez, Monsieur, je vais quitter la place.

Charles.

J'obéis, mais bientôt...

Dumont.

Il suffit, serviteur.

Charles.

Bientôt je remplirai les devoirs de l'honneur.

(*Charles sort*).

SCÈNE QUATRIEME.

DUMONT, SAINT-REMI, Mme. FRANVAL.

Dumont.

Continuons l'écrit.

(*Lisant*).

Si madame Franval veut retarder son mariage, de trois semaines seulement, j'ose l'assurer que je me ferai connaître, en

lui donnant des preuves convaincantes de tout ce que j'avance ici.

Si la lettre est blâmable,
Son auteur en ce point se montre raisonnable.
Dès que pour vous convaincre il demande du temps,
Ne peut-on différer l'hymen quelques instants ;
Ne pouvez-vous enfin, pendant quelques semaines,
Porter patiemment vos amoureuses chaînes ?

Mme. FRANVAL.

Que vous me tourmentez avec ce ton railleur !
Jusque dans vos conseils vous mettez de l'aigreur.
Mais puisque vous blâmez l'hymen qui se prépare,
De vos sarcasmes froids il faudrait être avare,
Ne pas montrer surtout vos sentimens secrets ;
Et vos petits moyens auraient plus de succès.

DUMONT.

C'est un tort, j'en conviens, tel est mon caractère.
Monsieur est bien plus fin, il sait se contrefaire.

St.-REMI.

Monsieur !...

DUMONT.

Vous n'êtes pas maître encore en ces lieux,
Et je ne me tais, moi, qu'autant que je le veux.

Mme. FRANVAL.

Ah ! songez, Saint-Remi !

DUMONT.

Je puis dire, je pense,
Que cette pauvre sœur fait une extravagance ;
Que l'écrit est très-bon, et qu'elle eût fort bien fait
D'attendre quelque temps les preuves qu'il promet.

Mme. FRANVAL.

Mais enfin, dites-moi, puis-je avoir de l'estime
Pour des renseignemens que m'offre un anonyme ?
Surtout lorsque c'est vous, qui n'aimez pas monsieur,
Qui m'apportez l'écrit...

DUMONT.

Très-bien : j'en suis l'auteur.
Parlez de bonne foi, vous le croyez, je gage.

Mme. FRANVAL.

Je ne dis pas cela.

St.-REMI.

Ah ! c'est lui faire outrage ;
Monsieur ne m'aime pas, mais je répondrais bien
Qu'il n'a pu, pour me perdre, user d'un tel moyen.

DUMONT.

Ne me défendez pas, monsieur, je vous en prie,
Et votre estime aussi très-fort me contrarie.

Mme. FRANVAL.

Mais avouez, au moins, que vous prenez un ton
Qui peut justifier cet indigne soupçon.
Que dois-je donc penser ? Qu'un malfaisant génie
Répand dans ma maison sa noire calomnie ;
Que, pour rompre mes nœuds, il veut adroitement
De son crime caché vous rendre l'instrument.

DUMONT.

C'est très-bien raisonner.

St.-REMI.

De terminer l'affaire,
Moi, je vois un moyen ; monsieur veut qu'on diffère
Le moment désiré qui doit m'unir à vous ;
Il faut le retarder, allons, résignons-nous.
C'est un cruel parti, j'en gémirai sans doute.
C'est, pour avoir la paix, le bonheur qu'il m'en coûte.
Dans la société peut-être on jasera ;
Dieu sait ce que sur nous chaque malin dira ;
Mais enfin il le faut. Ce cruel sacrifice
De tous mes envieux trompera la malice.

DUMONT, (*à part*).

Serpent !

Mme. FRANVAL.

Non, la raison, votre amour, mon bonheur,

Repoussent le parti que vous dicte l'honneur.
De tous vos ennemis la rage est impuissante,
Et je mettrai ma gloire à tromper leur attente :
Dès aujourd'hui, bien loin de céder à leurs vœux,
Je hâte le moment qui doit nous rendre heureux.
Le contrat est tout fait, et déjà le notaire
Nous attend pour signer. Venez, adieu, mon frère.
(*revenant à lui*).
Ou si tu veux prouver que tu chéris ta sœur,
Répare ton injure, en signant mon bonheur.

DUMONT.

Je ne signerai point ; je vous en remercie.
Vous vous marîrez bien sans moi, ma bonne amie.

(*Elle sort avec St.-Remi*).

SCENE CINQUIEME.

DUMONT, CHARLES.

DUMONT.

Peste soit de ma sœur ! surtout de son amant !
C'est moi qui suis le sot, le drôle est triomphant.

CHARLES, (*à part*).

Il est seul... je voudrais... non, malgré moi je n'ose..

DUMONT, (*à part*).

Eh quoi ! l'autre revient, me veut-il quelque chose ?
(*Haut*).
Comment vous n'allez pas avec le bon ami
Dont vous avez tantôt si bien pris le parti ?

CHARLES.

Moi, son parti ! Grands Dieux !

DUMONT.

Ah ! Vous êtes timide.

Vous n'en valez pas mieux, avec votre air candide.
Vous faites de bonne heure un dangereux métier.

CHARLES.

Croyez que je pourrais !...

DUMONT.

Quoi ! vous justifier ?
Vous tremblez : il vous manque encor de l'assurance.
Cela viendra : dans tout un jeune homme commence.

CHARLES.

Combien vous m'affligez par ce cruel soupçon !

DUMONT.

Vous n'êtes pas l'ami d'un insigne fripon ?

CHARLES.

Vous voyez son ami bien moins que sa victime.

DUMONT.

La liaison pourtant entre vous est intime.

CHARLES.

Un malheureux hasard m'a conduit dans ces lieux ;
Mais je ne fus jamais l'ami d'un homme affreux.

DUMONT, (*allant à lui avec intérêt*).

D'un homme affreux ! c'est bien ; mais dites-moi, de grace,
Pourquoi dans la maison avez-vous une place ?
Quand on n'est pas l'ami d'un méchant garnement,
On ne vient pas chez lui prendre un appartement.
D'ailleurs, n'avez-vous pas démenti cette lettre ?...

CHARLES.

Moi, j'approuve celui qui vous l'a fait remettre.

DUMONT.

Hein ! comment ?... vous seriez aussi de mon avis ?
Mais si vous n'êtes pas au rang de ses amis,
Tantôt pour le prouver, vous eussiez dû, je pense,
De toute autre façon appuyer l'évidence ;
De l'écrit clandestin justifier l'auteur.

CHARLES.

Je l'ai voulu cent fois ; mais sur mon faible cœur
La crainte a prévalu... mon embarras extrême...
Un motif que je n'ose avouer à moi-même...

DUMONT.

Oui, je comprends très-bien. Monsieur de St.-Remi,
Peut-être, malgré vous, vous reçut en ami;
Peut-être, il vous aura rendu quelque service...
Et ses bienfaits honteux vous ont fait son complice.
C'est un tort, il faut rompre un lien dangereux.
Si votre jeune cœur est encor vertueux,
Je veux vous seconder, sauver votre jeunesse
De l'appât que vous offre une coupable adresse.
Oui, vous m'intéressez; votre cruel état,
Votre abandon surtout, me rappelle un ingrat;
Mais ne songeons qu'à vous. D'abord, je vous oblige
A parler hautement; c'est un point que j'exige;
Chez ma sœur à l'instant rendons-nous tous les deux,
Confondez, d'un seul mot, cet homme astucieux;
Appuyez cet écrit très-vrai, quoiqu'anonyme:
Quand vous aurez acquis ces droits à mon estime,
Je vous arrache aux mains de ce vil séducteur;
Et de vous, à ses yeux, je me rends protecteur.

CHARLES.

Je ferai tout, monsieur, pour remplir votre attente.
Oui, je veux mériter cette bonté touchante;
L'espoir que vous offrez à ce cœur abattu,
Et mes cruels regrets...

DUMONT.

Reviens à la vertu;
Je suis récompensé; mais reprends ton courage;
Sèche surtout les pleurs qui baignent ton visage;
Car ton émotion me fait mal à mon tour.
Oui! je puis devenir ton ami quelque jour.
Mais viens, en attendant, éclairer notre veuve.

CHARLES.

Elle rejetterait la vérité sans preuve.
Je dois plutôt, avant d'attaquer l'imposteur,
Consulter des Anglais, voir leur ambassadeur.
Je suis lié, monsieur, avec son secrétaire;

Et son secours pourrait nous être nécessaire.
Certain nom de Derfeuille...

DUMONT.

Hein ! Derfeuille ! ce fat
Prétend que c'est son nom, et le prend au contrat?

CHARLES.

Non, ce n'est pas le sien. Saint-Remi vous abuse ;
Mais il faut que ce nom le démasque et l'accuse ;
Et quand j'aurai sur lui certain renseignement...

DUMONT.

Eh bien! cours le chercher et reviens promptement.

SCÈNE SIXIEME.

DUMONT, (*seul*).

Nous, allons de ce pas revoir ma pauvre folle ;
Elle ne m'attend pas sitôt, sur ma parole :
Morbleu ! si je prévois encore un beau moment,
C'est celui qui verra sauter notre intrigant.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADELE, DUMONT.

ADÈLE, (*courant embrasser Dumont*).

Mon cher oncle, c'est vous !

DUMONT.

Eh! c'est toi, mon Adele;
Mais je te trouve encore et plus grande et plus belle.

ADELE.

Quoi ! depuis ce matin que je cours après vous,
Je n'ai pu vous trouver !

DUMONT.

Ma foi, c'est, entre nous,
La faute de ta mère. Avec son mariage,
Je n'ai pas un instant, et c'est ce dont j'enrage.
Pourtant, grâce au projet que je médite là,
Il n'est pas encor fait.

ADELE.

Non, mais il se fera.
Vous ne parviendrez pas à détromper ma mère,
Et cet homme odieux deviendra mon beau-père.
On dit qu'en ce moment ils signent le contrat.

DUMONT.

Eh bien ! nous le romprons, et même avec éclat.
J'attends monsieur Lowel, et bientôt sa présence
Doit en notre faveur faire tourner la chance :
Il aura quelque preuve...

ADELE.

Il m'a dit en effet
Qu'il romprait cet hymen, et qu'il révélerait

Sur monsieur St.-Remi...

DUMONT.

Comment! il t'avait vue!
Et de notre épouseur t'avait entretenue!

ADÈLE.

Sans doute, et le désir qu'il montre d'obliger,
Annonce un bien bon cœur dans ce jeune étranger.

DUMONT.

Ce que tu dis me charme, et je lui rends justice.
Justement il arrive...

SCENE SECONDE.

CHARLES, DUMONT, ADELE.

DUMONT.

Est-il temps qu'on agisse?
Avez-vous quelqu'écrit qui découvre à ma sœur
Quelques aimables tours d'un adroit imposteur?

CHARLES.

Non, je n'ai pu trouver l'ami de mon enfance;
A la campagne il a suivi son Excellence;
Mais il revient ce soir.

DUMONT.

Ma foi, n'attendons plus
Des secours qui pourraient devenir superflus.
Dénoncez-le à l'instant...

CHARLES.

Comptez sur mon courage.

ADELE.

Oui, que notre bonheur devienne votre ouvrage.
A propos, à mon oncle avez-vous annoncé
Que vous aviez connu Belman, cet insensé?

DUMONT.

Quoi ! cet ingrat Belman ?

CHARLES.

Dieu ! que vais-je répondre ?

DUMONT.

Vous l'avez vu ?

CHARLES, (*embarrassé*).

Hélas, oui, quelques fois à Londre.

DUMONT.

C'est un grand misérable.

CHARLES, (*Tremblant*).

Il est bien malheureux !

DUMONT.

Je ne le plaindrai pas, car il m'est odieux.

ADÈLE.

Qu'est-il donc devenu ? ...

CHARLES.

Je ne puis vous le dire.

DUMONT.

Ce qu'il est devenu ?

CHARLES, (*à part*).

Je souffre le martyre.

DUMONT.

Eh mais ! un vagabond, un second Saint-Remi.

CHARLES, (*vivement*).

Non, ne le croyez pas.

DUMONT.

Etes-vous son ami ?

CHARLES.

Je ne dis pas cela.

ADÈLE.

Que vous êtes sévère !
Son nom seul maintenant cause votre colère.

DUMONT.

D'un méchant, j'en conviens, je ne saurais parler,
Sans voir tous mes bienfaits, et sans me rappeler

Que, sous très-peu de tems, qu'à son retour en France,
Il devait accomplir ma plus douce espérance :
Oui, j'aimais cet ingrat ; et sa funeste erreur,
En trompant tous mes vœux, a détruit mon bonheur.

CHARLES.

Ah! peut-être, monsieur, votre fils trop coupable...

DUMONT.

Mon fil ! il ne l'est point. Mon fils ! ce misérable!...

CHARLES.

Ah! pardon. Je l'ai cru...

ADELE.

Vous l'appelliez jadis
Votre aimable orphelin, et même votre fils.

DUMONT.

Oui, lorsque les vertus embellissaient son ame,
Lorsque j'ai desiré que tu fusses sa femme.

CHARLES.

Grands Dieux!

DUMONT.

Mais à présent qu'il n'est plus qu'un vaurien,
J'ai rompu tous nos nœuds: Belman ne m'est plus rien.

ADÈLE.

Peut-être des méchants ont trompé sa jeunesse.

CHARLES.

Abandonné trop tôt à sa fougueuse ivresse,
Et dupe ainsi que moi des gens qui l'ont trahi,
Il a fait une faute, et s'en repent aussi.
Sur le point de tomber au fond du précipice,
Il cherchera sans doute une main protectrice ;
Et, comme moi, peut-être, au sein de son malheur,
Il est entre les mains de son libérateur.
Notre sort se ressemble, et sa faute est la mienne ;
Avec même indulgence il faut traiter la sienne.
Quand il viendra vers vous réclamer vos bienfaits,
Pourrez-vous repousser ses douloureux regrets ?
Non, vous ferez pour lui ce qu'on fit pour moi-même;

Vous pardonnerez tout à sa jeunesse extrême...
Et cet espoir... Déjà votre cœur s'attendrit...
Je le vois, son pardon dans vos yeux est écrit.

ADÈLE, (*attendrie*).

Qui ne pardonnerait quand vous plaidez sa cause ?..

DUMONT.

Vraiment avec chaleur.. Mais parlons d'autre chose.
Et quant à ce pardon, nous n'en sommes pas là.
J'entends du bruit, je crois. Oui, tous deux les voilà.
Allons vîte, attaquez notre épouseur en face ;
De votre premier coup il doit quitter la place :
Vous n'avez maintenant plus rien à ménager.
Ferme ! je serai là pour vous encourager.

SCENE TROISIEME.

CHARLES, DUMONT, ADELE, Mme. FRANVAL, St.-REMI.

St-REMI.

Ah ! c'est toi, cher Lowel ! prends part à mon ivresse ;
Un premier nœud déjà couronne ma tendresse :
Si j'en crois l'apparence, il a fait des heureux ;
Tu nous peux maintenant féliciter tous deux.

CHARLES.

Y pensez-vous ? Qui ! moi ! féliciter madame,
Quand vous savez, Monsieur, qu'une odieuse trâme...

St.-REMI.

Comment ?

CHARLES.

Ne formez pas cette horrible union,
Madame : elle ferait votre confusion.

DUMONT, (*à part*).

C'est très-bien commencer !

CHARLES.

Par ce calme apparent vous nous trompez encore ;
Je le vois dans vos yeux, le courroux vous dévore ;
Vous prévoyez déjà le sort qui vous attend.
Je ne dis plus qu'un mot ; je retourne à l'instant
Chez un homme qui peut dévoiler votre vie ;
Et ravir la victime à votre perfidie.
Oui, des preuves bientôt... Madame, en attendant,
Craignez tout de l'effet d'un cœur trop confiant ;
Suspendez cet hymen, croyez-en votre frère :
Sur votre sort futur la vérité l'éclaire ;
Si vous la repoussez, tremblez de votre erreur ;
Vous unirez vos jours à ceux d'un imposteur.
Et quant à vous, Monsieur, j'entends votre menace,
Nous nous verrons demain ; entre nous plus de grâce.

(*Il sort*).

SCENE QUATRIEME.

DUMONT, ADÈLE, Mme. FRANVAL, St-REMI.

ST.-REMI, (*d'un grand sang froid.*)

Vraiment, monsieur Dumont, je ne l'aurais pas cru,
J'en reste stupéfait, quoiqu'on m'eût prévenu.

DUMONT.

De quoi vous prévint-on ?

ST.-REMI.

Eh mais, de votre haine.
Pour me perdre, monsieur, que vous prenez de peine!

DUMONT.

Comment, vous m'accusez ?

ST.-REMI.

Moi! non; c'est ce méchant,
Qui, malgré vous, trahit un secret important;
Quoi! vous le connaissez depuis une heure à peine,
Et je vois que déjà l'amitié vous enchaîne.
Il sait donc vos projets ? Vous en avez causé.
On s'arrange en secret, et je suis accusé;
Et cependant tantôt, loin d'appuyer la lettre,
Il m'a justifié.

DUMONT.

Voulez-vous bien permettre?

ST.-REMI.

Ah! permettez aussi; soyez juste un instant.
Au tribunal toujours l'accusé se défend.
Je reviens à Lowel. Par quelle circonstance
A-t-il en amitié cette brusque inconstance ?

(*A madame Franval*).

Mais je vois le motif. Ce jeune écervelé
Que j'excuse un peu plus, m'avait tantôt parlé
Des grâces, des vertus de votre jeune Adèle...

ADELE, (*à part*).

Grands Dieux!

ST.-REMI.

Il ne faut pas rougir, mademoiselle.
Tous les jours on inspire un tendre sentiment,
Sans que de notre aveu...

Mme FRANVAL.

Vous rougissez, vraiment?

ADELE.

Ma mère!

St.-REMI, (*à madame Franval*).

Ah! n'allez pas vous montrer trop sévère!
On doit savoir aimer aussitôt qu'on sait plaire.

Mme. FRANVAL, (*à sa fille*).

Vous le connaissiez donc?

ADELE.

Je l'ai vu quelquefois.

Mme. FRANVAL.

Depuis combien de temps?

ADELE.

Depuis près de trois mois.

DUMONT.

En voilà bien d'une autre!

St.-REMI.

Eh bien! voyez, madame,
Comme tout se découvre! Ah! quel complot infâme!
De cette trahison vous connaissez l'objet.
Ne pouvant réussir, monsieur voit en secret
Notre jeune étourdi qui se laisse séduire,
Et s'unit au projet que l'on a de me nuire.
Il ose m'accuser, bien assuré qu'un jour
On paîra son mensonge en payant son amour.

DUMONT.

Il faut, pour vous entendre, user de patience;
Mais je voulais encor juger votre impudence.
Quoi, vous osez, monsieur!...

St.-REMI.

Oui, c'est la vérité:
Ma perte était le but de ce lâche traité.
Madame a trop d'esprit...

DUMONT.

Madame est une folle;
Et vous, le plus adroit...

Mme. FRANVAL.

Monsieur! quelle parole
Votre courroux ici vous fait-il prononcer?

St.-REMI.

Laissez, laissez, Madame, il ne peut m'offenser.
Quelle que soit ici son injustice extrême,
Monsieur est votre frère, et je crois qu'il vous aime.
Souffrez que je vous laisse et que j'aille chercher
Ce jeune fou...(*à part*). Le traître en vain croit se cacher.
(*Haut*).
Je sais comment je dois punir son insolence;
De cet ingrat ami je veux tirer vengeance;
Je vais, par des moyens connus des gens de cœur,
Le punir d'un mensonge, ou lui ravir l'honneur.
(*Il sort*).

SCENE CINQUIEME.

DUMONT, Mme. FRANVAL, ADELE.

DUMONT.

Il faut en convenir, c'est un grand misérable;
Oui, c'est un homme, un homme, ou plutôt c'est le diable.
Mais son audace enfin déguise son effroi;
Je l'ai vu, quand Lowel est venu devant toi,
L'attaquer hardiment....

Mme. FRANVAL.

C'est ce qui vous accuse,
Et c'est ce qui découvre et l'intrigue et la ruse.
Pourquoi donc ce Lowel, que j'ai si bien reçu,
A-t-il, pour s'expliquer, si long-tems attendu?

DUMONT.

Veux-tu patiemment écouter ma réponse?

Mme. FRANVAL.

Non, Monsieur, je ne puis...

DUMONT.

Quoi! lorsque je t'annonce..

Mme. FRANVAL.

De grâce, c'est assez. Mon cœur est affecté...
Et je veux respirer au moins en liberté.
J'ai besoin de repos : cette scène cruelle
Qui m'est présente encor... Venez, Mademoiselle;
Nous avons à parler de ce discret amant,
Pour lequel votre cœur s'est montré si prudent.

ADELE.

Mais je connais très-peu ce jeune homme, ma mère.
Hélas! sur lui, peut-être, ai-je eu tort de me taire.
J'ignorais s'il m'aimait, il ne me l'a pas dit;
Et pouvais-je empêcher enfin qu'il ne me vît?
Quand je l'ai rencontré...

DUMONT.

C'est une bagatelle.
Et quand cet étourdi plairait à mon Adèle,
Auriez-vous bien le droit de montrer du courroux?
N'est-elle pas d'un âge à trouver un époux?
Son choix, j'en suis certain, ne sera point blamable:
Mais quand il le serait, qui la croirait coupable?
Lorsque l'on voit la mère, au mépris du bon sens,
Se choisir un époux...

Mme. FRANVAL, (*avec indignation*).

Est-ce vous que j'entends?
Quoi! vous m'ôtez les droits que j'ai sur ma famille!
Quoi! vous m'humiliez aux regards de ma fille!
Ah!

DUMONT, (*embarrassé*).

J'ai tort, j'en conviens; mais quand un malheureux...

Mme. FRANVAL.

Je laisse le champ libre à vos propos affreux.
(*Elle va pour sortir: son frère l'arrête. Elle redescend et s'assied*).

DUMONT.

Non, Madame, c'est moi qui vais quitter la place.

ADELE, (*le retenant*).

Vous nous abandonnez. Ah! mon oncle! de grâce...

DUMONT, (*revenant*).

Non. Pour toi, jusqu'au bout, morbleu! je tiendrai bon;
Et puisque de ma sœur je n'obtiens pas raison,
A son prétendu seul maintenant je m'adresse.
Viens, suis-moi, mon enfant.
(*Il sort avec Adèle.*).

SCENE SIXIEME.

Mme FRANVAL, (*qui est restée absorbée dans ses pensées*).

Dans quel trouble il me laisse!...
Si Saint-Remi jamais... Non, je ne le crois pas:
Cependant sur ses traits j'ai vu quelque embarras...
Et que peut-il prouver?—Un homme irréprochable,
Indigné d'un soupçon, peut paraître coupable.
Saint-Remi ne l'est pas; mais il doit pour tous deux
Confondre ce Lowel, et retarder nos nœuds.
Justement...

SCENE SEPTIEME.

Mme. FRANVAL, SAINT-REMI.

St.-Remi, (*rentrant tout ému*).

C'est en vain, il m'échappe le traître!
Si dans ces lieux encor il ose reparaître...
(*Appercevant madame Franval*).
Ah! Madame, c'est vous!...

Mme. Franval

Je vous vois tout ému.

St.-Remi.

Aux coups qu'on m'a portés me serais-je attendu?
Moi dont la loyauté...

Mme. Franval.

Méprisez cette injure,
Et par la vérité détruisez l'imposture.
Je crois utile enfin, et par égard pour vous,
De différer l'instant qui vous rend mon époux.

St.-Remi, (*stupéfait*).

Je ne vous entends pas. Quoi! vous voulez, Madame,
Retarder le moment qui couronne ma flamme?
Quand tout est préparé, quand vous m'avez promis
Qu'un doux hymen, demain, nous verrait réunis...

Mme. Franval.

Je sais qu'un tel éclat est assez ridicule,
Et dans tout autre tems je me ferais scrupule
De céder aux désirs d'un calomniateur;
Mais il y va, je crois aussi, de votre honneur:
Et je dois à mon frère, à vous-même, à ma fille,
La preuve que mon choix honore la famille.
Ne conviendrait-il pas d'écrire à vos parens?
D'avoir pour caution tous vos amis puissans?
Sur-tout de les prier de marquer à mon frère

Ce qu'ils pensent de vous, de votre caractère ?
Ce moyen noble et franc, par l'honneur inspiré,
Confondra des méchans le trait peu mesuré ;
Et nous pourrons après avoir vaincu l'envie
Serrer devant les lois le doux nœud qui nous lie.

St.-Remi.

Madame, ce moyen, je vous l'ai proposé ;
Et quand je le voulais, vous l'avez refusé ;
Maintenant ce retard décidé par vous même
Va de mes ennemis appuyer le système :
Ils vont s'imaginer qu'un soupçon odieux
S'est glissé dans un cœur qui rejette mes vœux.
Le trait envenimé que lance la malice,
Ne fût-il pas mortel, laisse une cicatrice :
Rien ne peut l'effacer, et je vois en ce jour
Que votre cœur déjà n'a plus le même amour.

Mme. Franval.

Non, St.-Remi, croyez que ce cœur vous honore.

St.-Remi, (*très-vivement*).

Pourquoi donc, s'il est vrai que vous m'aimiez encore,
M'avilir devant ceux qui m'ont persécuté ?
Lorsque pour notre hymen tout se trouve apprêté,
Le différer d'un jour c'est me faire un outrage :
Ah ! montrez-leur plutôt que votre choix est sage,
Que votre esprit n'a point tant de facilité,
Que vous donnez un cœur à qui l'a mérité ;
Et que vous savez bien, trompant leurs artifices,
Distinguer des humains les vertus et les vices.
Voilà, pour moi du moins, quel est votre devoir :
Mais lorsque par faiblesse on veut flatter l'espoir
De mes persécuteurs, cette condescendance,
Dans ma position, me courrouce, m'offense,
Et m'oblige à montrer mes sentimens secrets.
Notre hymen se fera dès demain, ou jamais.

Mme. FRANVAL, (*timidement*).

Pourquoi vous emporter? Serais-je donc coupable,
En offrant un moyen que je crois raisonnable?
Ne saurai-je à mon frère offrir la vérité,
Sans blesser votre amour, votre noble fierté?
Si j'osai, sur ce point, proposer ma pensée,
Je ne m'attendais pas à la voir repoussée.
Qu'ai-je voulu d'ailleurs? Qu'un homme vertueux,
Estimable pour moi, le fût à tous les yeux.

St.-REMI, (*dans le plus grand désordre*).

Madame, pardonnez : mais mon ame troublée
Ne voit que les dangers d'une trame voilée.
Puis-je sans désespoir voir ce cœur excellent,
Se prendre de lui-même au piége qu'on lui tend?
Et puis-je voir, enfin, la femme que j'adore,
Eloigner mon bonheur, et sans me plaindre encore?
Non : de vous posséder mon cœur est trop jaloux :
Toute mon existence est attachée à vous;
Sans vous je ne puis vivre, et votre destinée
Doit à mon sort, à moi, se trouver enchaînée.
Je ne vois que le but où se portent mes vœux.
Le tourment de vous perdre est un tourment affreux.
Et si, dans vos regards, j'apercevais la crainte
Que vous doit inspirer une odieuse feinte;
Pour me justifier, je percerais ce cœur,
Que l'on put accuser de n'avoir point d'honneur.
Oui, mon bras à l'instant, guidé par la furie,
Pour venger vos mépris, s'en prendrait à ma vie.
Ah! ma tête se perd : à cet affreux soupçon,
Je n'entends déjà plus la voix de la raison.
Mes regards sont troublés, ma main désespérée....
(*Il feint de tirer son épée*).

Mme. FRANVAL, (*l'arrêtant*).

Ah! mon cher Saint-Remi!

St.-Remi, (*se jetant à ses pieds*).

Non, non, femme adorée;
Non, tu m'aimes encor : je le vois dans tes yeux;
Et malgré les méchants, ton amant est heureux.
Ah! c'est à tes genoux que ma reconnaissance...

Mme. Franval, (*attendrie*).

Qui pourrait résister à sa tendre éloquence!
Mon ami, levez-vous : vos vœux seront remplis.
Non, je n'ai jamais cru les propos qu'on m'a dits.
Quand de la vérité vous avez le langage,
Douter de votre cœur serait vous faire outrage.
Allons, plus de retard : oui, demain à l'autel,
Je prononce avec vous le serment solennel.
Au temple, sans éclat, je désire me rendre;
Avec vos seuls amis ici venez me prendre,
Et nous irons alors promettre tous les deux
De nous aimer toujours, et de nous rendre heureux.

(*Elle sort.*).

SCENE HUITIEME.

SAINT-REMI, (*seul*).

Ah! d'un perfide ami je crains moins la menace,
Et je l'emporterai maintenant, quoi qu'il fasse.
Ne perdons pas de tems, que tout soit préparé :
J'aurais trop à risquer, si l'hymen différé...
Il ne le sera pas : et par des sacrifices,
Les gens dont j'ai besoin me deviendront propices.
Que ce jour fut pénible! — Ah! je respire enfin :
L'horizon s'éclaircit, je triomphe demain :
C'est demain que le ciel va combler mon attente,
Et me faire épouser... cent mille francs de rente!
O fortune! s'il est un terme à tes rigueurs,
C'est en les arrachant qu'on obtient tes faveurs.

Fin du quatrieme acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

DUMONT, (*seul*).

Oui, sans doute, à ma sœur je dois ce sacrifice;
Pour tenter le malin cet instant est propice.
Il a peur... et d'ailleurs, dans ce beau métier-là,
Que veut-il ? de l'argent. Eh bien ! il en aura.
Oui, mais s'il se fâchait?... On n'est pas malhonnête,
Pour offrir de l'argent, sur-tout en tête à tête.
C'est lui ; mais sur ses traits quelle agitation !

SCENE DEUXIÈME.

SAINT-REMI, DUMONT.

St.-Remi, (*sans voir Dumont*).

De ce Lowel encor je crains la trahison.

Dumont,
(*à St.-Remi qui, en le voyant, cherche à l'éviter*).

Vous m'en voulez, monsieur ?

St.-Remi.

Quoi! cela vous étonne ?
Vous m'attaquez toujours.

Dumont.

Oh! je vous le pardonne.

St.-Remi.

Je vous en veux bien moins qu'à ce perfide ami,
Qu'à ce lâche Lowel qui pour vous m'a trahi;
Car votre haine au moins se montre avec franchise.

Dumont.

Et moi, je vous estime, il faut que je le dise.
Pour tromper vous avez un merveilleux talent;
Vous savez repousser le plus fort argument,
Et même le tourner contre votre adversaire.
Vous forceriez, je crois, la raison à se taire.

St.-Remi.

Vous voulez plaisanter.

Dumont.

Je parle franchement.
Vous m'avez subjugué.

St.-Remi.

Bon! c'est un compliment?

Dumont.

Ma foi, non. Que ma sœur se marie à sa guise,
Qu'elle fasse pour vous la plus haute sottise;
Elle le veut, c'est bien.

St.-Remi.

Une sottise! En quoi?

Dumont.

Allons, vous le savez, et beaucoup mieux que moi;
Et sans vous dire en quoi ce lien est blâmable,
Nous pourrions arranger la chose à l'amiable.

St.-Remi.

A l'amiable?

Dumont.

Eh! oui: dans l'affaire, d'abord,
Je prétends vous donner un intérêt très-fort.

St.-Remi.

Quoi ! dans votre commerce ?

Dumont.

Oui, pour vous je m'avise
Aujourd'hui de tenter une grande entreprise ;
Comme négociant, moi, j'ai le préjugé
Qu'avec beaucoup d'argent tout peut être arrangé.

St.-Remi.

Oui, des gens tels que vous c'est assez la manière ;
Eh bien ! parlons argent, si cela peut vous plaire.

Dumont.

Je sais qu'un gentilhomme en fait très-peu de cas.
Quand on vous l'offre, enfin, vous ne refusez pas.

St.-Remi, (*à part.*)

Je crois le deviner.

Dumont, (*à part*).

Il faut brusquer la chose.

(*Haut*).

Vous épousez ma sœur ?...

St.-Remi.

Eh quoi ! c'est-là la cause ?...

Dumont.

Cet hymen me déplaît, ce n'est pas un secret.

St.-Remi.

Je sais pour l'empêcher ce que vous avez fait.

Dumont.

Je ferai pis encor si l'on veut m'y contraindre.

St.-Remi.

Bon ! j'espère avant peu n'avoir plus à vous craindre.

Dumont.

Pardonnez-moi, monsieur ; je ne suis pas malin,

Mais je suis entêté ; c'est quelque chose enfin.
Pourquoi, quand nous pouvons traiter bien une affaire,
Aller lutter d'intrigue et nous faire la guerre?
Et! que n'agissons-nous comme un certain Valmont?

St.-Remi.

Comment a-t-il agi?

Dumont.

C'était un homme rond,
Aussi riche que moi, moins entêté peut-être,
Et qu'on eût fait plutôt sauter par la fenêtre,
Que de le voir céder.... Sa fille aimait, dit-on,
Un certain cavalier, un très-joli garçon;
La belle était majeure, et pouvait, sans son père,
Se marier enfin. Le bon homme en colère
Ne vit qu'un seul moyen de rompre ces doux nœuds.
Il prit beaucoup d'argent, vint voir notre amoureux,
Lui dora la pillule, et fit si bien qu'en somme,
Il arrangea la chose avec ce galant homme.

St.-Remi.

Et vous croyez, monsieur, qu'on peut me proposer?..

Dumont.

Moi, je crois qu'on serait un sot de refuser.
Quelque talent qu'on ait, de quelqu'éclat qu'on brille,
Lorsque l'on ne plaît pas à toute une famille,
De ne la pas troubler, il est, je crois, prudent;
Et l'on accepte alors un accommodement.

St.-Remi.

Quand par de tels moyens on cherche la richesse...

Dumont.

Il faut que les présens soient d'une telle espèce...
Je le sais... Je conviens qu'on ne saurait offrir
Qu'une somme qui pût ne pas faire rougir
Un homme délicat... Ma fortune est très-grande:
Je puis rendre service, et sans qu'on le demande;
Et pour nous arranger, le moyen que je prends

Est de faire un cadeau de trois cent mille francs.
Ce présent, tel qu'il est, peut consoler, j'espère,
De la perte qu'on fait d'un aimable beau-frère ?

St.-Remi, (*troublé*).

Monsieur, mon embarras...

Dumont.

Il est très-naturel;
Mais mon empressement dans cette affaire est tel,
Qu'il faut vous décider.

St.-Remi.

Mais songez donc qu'on m'aime.

Dumont.

Si cela n'était pas, agirais-je de même?
Vous n'épouserez pas, si vous tardez d'un jour;
Et trois cent mille francs valent beaucoup d'amour.
Notre assaut pourrait bien...

St.-Remi, (*à part.*)

En effet, le tems presse.
De madame Franval je crains que la faiblesse...

Dumont, (*tirant un gros porte-feuille*).

Là ma somme est comptée, et toute en bons billets;
Si vous n'acceptez pas, prenez garde aux regrets.

St.-Remi, (*agité*).

Monsieur !

Dumont.

Un simple oui me suffit d'ordinaire,
Et toujours lestement, moi, je traite une affaire.
(*Montrant du papier*).
Seulement à ma sœur, par un petit écrit,
Vous lui rendez la foi que son cœur vous promit,
Sans dire le pourquoi; je connais trop son ame
Pour craindre après cela de la voir votre femme.
Oui, quatre mots de vous enfin me suffiront.

St.-Remi, (*très-agité*).

Que faire? La sueur vient me couvrir le front.

DUMONT, (*étalant ses billets sur la table*).

Avec cela, tenez, en vivant comme un sage,
Des traits de la fortune on peut braver l'orage;
Après tant de fatigue, on trouve le repos,
Et l'on jouit en paix du fruit de ses travaux.

St.-REMI, (*à part, et jettant des regards avides sur le porte-feuille*).

Quoi! trois cent mille francs!...ils me troublent la vue.
C'est une fortune!... ah!... d'espoir mon ame émue...
N'est-ce point une ruse? oh! non; je n'entends rien;
Personne n'est ici.

DUMONT.

Décidez-vous: eh bien?

St.-REMI, (*dans la plus grande agitation*).

Avant, monsieur, je dois...

DUMONT.

Ecrivez tout de suite.
Je compte votre argent, et vous l'aurez bien vîte.

(*Il se met à compter les billets.*

St.-REMI, (*à part*).

Si je refuse, ô ciel! quels seront mes regrets!
Il est tems de fixer mes esprits inquiets.
Si je ne n'accepte pas, et si mon mariage
Est rompu... c'est de quoi se poignarder de rage.
Saisissons le présent; il n'est point d'avenir
Pour un homme prudent qui veut vivre et jouir.

(*Haut*).

Vous voulez un écrit? il faut vous satisfaire.

DUMONT, (*toujours comptant*).

Très-bien; nous allons donc terminer notre affaire.

St.-REMI, (*à l'instant où il prend la plume, aperçoit Madame de Franval*).

(*A part*).

Madame de Franval!

(*Haut, en rejettant la plume*).

C'est... un piège... (*il crie*), Monsieur!
M'insulter à ce point! douter de mon honneur!

SCENE TROISIEME.

St.-REMI, DUMONT, Mme. FRANVAL.

St.-Remi, (*jettant les billets qui sont sur la table*).

Tenez, voilà le cas que je fais de l'injure...

Dumont, (*les ramassant*).

Quel vertige vous prend?

St.-Remi, (*toujours feignant la colère*).

C'est combler la mesure!
Vous m'osez faire à moi cet affront outrageant!
Pour rompre mon hymen vous m'offrez de l'argent!

Mme. Franval, (*dans le fond*).

Ciel! qu'entends-je?

Dumont.

Eh! j'ai cru...

St.-Remi.

Je contiens ma colère:
De madame Franval si vous n'étiez le frère,
Un juste châtiment...

Mme. Franval, (*paraissant*).

Arrêtez, St.-Remi!

St.-Remi.

Quoi! Madame, c'est vous!

Dumont.

Ah! vous étiez ici?

St.-Remi.

Hélas! si vous saviez combien on me méprise!

Dumont.

Ah! qui vous le dirait aurait trop de franchise.

St.-Remi.

Non! ce n'est point assez pour me perdre à vos yeux,
De se rendre l'auteur d'écrits calomnieux,
De séduire un enfant, de flatter sa tendresse,

De lui promettre enfin d'être époux de sa nièce
S'il veut me dénoncer ; Monsieur fait plus encor,
En échange d'un cœur il m'ose offrir de l'or.
Oui, Madame, il a cru que j'aurais la bassesse
De céder votre main, de vendre ma tendresse.
Moi coupable, grand dieu ! d'une pareille horreur !
C'est connaître bien peu tout ce que vaut mon cœur.
Ah ! l'espoir du bonheur que votre hymen me donne,
Ne saurait se payer du prix d'une couronne.

DUMONT, (*à madame Franval*).

Croirais-tu bonnement...

Mme. FRANVAL.

Eh ! Monsieur, j'ai tout vu.

DUMONT.

Mais il fallait l'entendre...

Mme. FRANVAL.

Oui, j'ai tout entendu.
J'ai vu de vos billets l'insolent étalage,
Sa générosité...

DUMONT.

Par là morbleu ! j'enrage !

Mme. FRANVAL.

Vous ne parviendrez plus à le calomnier,
Je connais maintenant le cœur du chevalier ;
Et ma reconnaissance...

DUMONT.

Ah ! tu veux être dupe,
Lorsque de te sauver mon zèle encor s'occupe ;
Quand je fais tout pour toi ; quand je suis prêt enfin...

Mme. FRANVAL.

De tout cela, Monsieur, verrai-je un jour la fin ?
Dois-je toujours trouver un tyran dans mon frère ?
Vos persécutions viennent d'un caractère
Rebelle, opiniâtre ; et mon crime envers vous,
Est que sans votre avis j'ose prendre un époux.

Mais ce dernier outrage a détruit votre empire,
Et je vais ordonner l'hymen que je désire.
Oui, Monsieur, maintenant je le dis devant vous;
Plus contre St.-Remi vous montrez de courroux,
Plus vos mépris sont grands, plus ma reconnaissance
Va le dédommager de votre extravagance.
A nos nœuds désormais il n'est plus de retard;
Je le suis à l'autel ce matin au plus tard.
Oui, bientôt dans ces lieux Monsieur pourra paraître,
Non plus comme étranger, mais en époux, en maître.

SCENE QUATRIEME.

St-REMI, DUMONT, Mme. FRANVAL, ADÈLE, LOWEL.

DUMONT.

Ah! c'est Lowel! tremblez, votre sort est marqué.

St.-REMI.

Moi trembler!

LOWEL.

Grâce à moi, vous êtes démasqué.

St.-REMI.

Traître! oserais-tu bien...

Mme. FRANVAL.

Ciel! que voulez-vous dire?

LOWEL.

Oui, j'ose... et cet écrit de tout va vous instruire.
Madame, il m'est remis par le ministre Anglais,
Qui d'une lettre encor confirme ici les faits.
(*Il remet les papiers à Dumont.*)

St.-Remi, (*à part*).

Qu'est-ce donc?

Mme. Franval.

Mais, Monsieur...

Dumont, (*parcourant l'écrit*).

Ah! l'heureuse aventure!

(*A Saint-Remi*).

A la fin je vous tiens!

St.-Remi.

Est-ce encor une injure?

Dumont, (*à Mme. Franval*).

Ne m'avez-vous pas dit que le nom de Monsieur
Etait Derfeuille?

Mme. Franval.

Eh bien?

St.-Remi, (*troublé*).

C'est un nom plein d'honneur.

Dumont.

J'en conviens, vos parens étaient gens d'importance.
Oui, votre père est mort au service de France?

St.-Remi.

Il était colonel, mes papiers en font foi.
Je suis l'unique fils...

Dumont.

Vous ne l'êtes pas.

St.-Remi, (*plus troublé*).

Quoi!

De me ravir mon nom vous avez l'insolence!
Mais je possède ici mon acte de naissance,
Et je puis...

Dumont.

Doucement! si vous l'êtes, tant pis;
Car malgré moi je vais affliger vos amis.

St.-Remi.

Vous abusez, Monsieur.

Mme. Franval.

Explique-toi, de grace.

Dumont, (*à Mme. Franval*).

Va, va, je ne crains plus que ton hymen se fasse.
Par l'écrit que je tiens le fait est décidé;
Depuis près de trois mois Monsieur est décédé.

St.-Remi, (*perdant tout-à-fait la tête*).

Ma fureur... Je prétends...

Dumont.

Oh! vous avez beau faire;
Je tiens entre mes mains votre extrait mortuaire.

Mme. Franval, (*toute troublée*).

Monsieur, vous pâlissez..

St.-Remi.

Oui, d'indignation.
Cet acte absurde et faux qu'on a mis sous mon nom...

Charles.

Derfeuille est mort à Londre, et sa mort imprévue,
Ici, de ses parens devait être connue.
Parcourez cette lettre, où notre ambassadeur
Atteste, en le signant, cet acte accusateur.

Mme. Franval, (*prenant la lettre*).

Eh quoi! l'on aurait pu! quel effrayant mystère!
(*en lisant*).
Grand Dieu! c'est-là sa vie... Où me cacher, mon frère?
Comment fuir ce perfide?

Dumont.

Où le fuir? Dans mes bras.

St.-Remi.

Quoi! vous pourriez penser?...

Mme. Franval.

Ah! ne m'approchez pas.
Le voile est déchiré, quelle clarté subite
Me montre en un instant votre infâme conduite!

Ah ! j'en frémis encor ; vous me faites horreur.
Sortez de ma maison, éloignez-vous, monsieur.

St.-Remi, (*à part*).

C'en est fait ; mais, au moins, cédons avec courage.
(*Haut*).
Eh bien ! vous le voulez... Rompons ce mariage.
(*A Charles*).
Pour toi, traître ! ... Mais non, je dois me contenir.
Il me reste un espoir, celui de te punir :
Je vengerai sur toi ma honte et ma ruïne :
Tremble du sort affreux que mon bras te destine.
Je te verrai, Belman ! (*Il sort*).

SCENE CINQUIEME ET DERNIERE.

Mme. FRANVAL, ADELE, DUMONT, CHARLES

Tous.

Belman !

Dumont.

Eh quoi ! C'est vous ?

Charles, (*se jettant à ses genoux*).

Voyez un malheureux embrassant vos genoux,
Dont vous avez connu le repentir sincère,
Et qui vous redemande un protecteur, un père.

Dumont.

Qui t'a conduit ici ?

Charles.

Le hasard et l'amour.

Dumont.

Sous un faux nom !...

Mme. Franval.

Je dois le défendre à mon tour,
Mon frère ; il m'a sauvée, et ma reconnaissance....

Adèle.

Je la partage bien.

Mme. FRANVAL.

Son inexpérience...

DUMONT.

Relevez-vous, monsieur.

Mme. FRANVAL.

Tu lui dois son pardon.
Pouvait-il résister à la séduction,
A ces pièges adroits que l'intrigant sait tendre,
Quand l'age et la raison n'ont pas su m'en défendre?

DUMONT.

Ma sœur, c'est le tems seul qui pourra m'éclaircir...
Attendons, pour son bien, les fruits du repentir.
S'il ne m'a point trompé, je lui rends ma tendresse;
Je ferai plus encor, peut-être un jour ma nièce....

CHARLES.

Mon père! ah! quel bonheur!

DUMONT.

Nous n'en sommes pas là.
Les vertus ont un prix, sa main le deviendra.
En attendant, sachez, par votre expérience,
Fuir tous ces intrigans qui sont communs en France.
Tous ces hommes, brillant d'un éclat emprunté,
Sont partout les fléaux de la société.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.